

ACTUALITÉ

POITOU-CHARENTES

REVUE TRIMESTRIELLE DE L'INNOVATION RÉGIONALE
AVRIL / MAI / JUIN 2001 / N° 52 / 28 F

An aerial photograph of a coastal island, likely Oléron, showing a bay, a small town, and a peninsula. The water is a deep blue, and the sky is light blue with some clouds. The island is green with some buildings and a sandy beach.

les îles

RÉ, AIX, MADAME, OLÉRON

L'insularité traditionnelle ● Aix la dernière île

Les îles mystérieuses de Jean-François Deniau

La dynamique des sables ● Variations du niveau de la mer
300 jours sur une île déserte à Kerguelen

EXPOSITION

DU 9 AVRIL AU 4 NOVEMBRE 2001

Préhistoire en Poitou

ESPACE
MENDES
FRANCE

CENTRE DE VALORISATION
DES COLLECTIONS
DE L'UNIVERSITÉ DE POITIERS

POITIERS

05 49 50 33 08

I N S T A N T A N É S

- 4 UNIVERSITÉ
- 5 RECHERCHE
- 6 PATRIMOINE
- 7 CULTURE
- 10 SAVEURS
- 12 IMAGES
- 48 CULTURE SCIENTIFIQUE

C R É A T I O N

- 14 **AFFINITÉS GRAPHIQUES**
Les six Berbères sont douze sont des étudiants qui se destinent à la bande dessinée. Ils préfigurent un atelier commun.
- 16 **WENDING, L'ART EN MOUVEMENT**
Claire Wendling publie dix ans de travaux aux éditions Le Cycliste et travaille sur deux projets de bande dessinée.

N A T U R E

- 18 **PROTÉGER LE LUCANE CERF-VOLANT**
Ce gros coléoptère était naguère des plus communs dans toutes les régions un tant soit peu boisées. Portrait de l'empereur de nos insectes.

E C R I R E

- 21 **LE TESTAMENT DE DANIEL REYNAUD**
- 22 **LA CHARENTE EST UN POÈME**
Le poète Daniel Reynaud est entré «en éternité». Il est «encièlé» dans le village de Saint-Simon bordé par le fleuve Charente, son «minissippi».

L E S Î L E S

- 28 **L'INSULARITÉ TRADITIONNELLE DANS L'OUEST FRANÇAIS**
«L'île présuppose le continent», affirme Dominique Guillemet, qui fait l'histoire des îles atlantiques et explique le sentiment d'insularité.
- 33 **AUTOUR DU MONDE SUR NOTRE-DAME-DES-FLOTS**
Pitchoune et Jean-Pierre sillonnent toutes les mers du monde sur un Dundee.
- 34 **LES ÎLES MYSTÉRIEUSES**
L'île Madame et ses voisines de l'Ouest atlantique, le sentiment d'insularité et la navigation par l'écrivain Jean-François Deniau, de l'Académie française.
- 37 **ÎLES DE RÉ ET LITTORAL, LA DYNAMIQUE DES SABLES**
Des chercheurs du Centre littoral de géophysique de l'Université de La Rochelle explorent les fonds sablonneux des pertuis du littoral charentais.
- 40 **LES VARIATIONS DU NIVEAU DE LA MER**
Grâce au couplage de mesures spatiales et d'observations au sol, il sera possible de prévoir l'évolution à long terme du niveau des mers.
- 42 **AIX LA DERNIÈRE ÎLE**
Aix est la seule île véritable du littoral charentais. Pour y accéder, le seul moyen reste le bac.
- 45 **300 JOURS SUR UNE ÎLE DÉSERTÉ**
Simon Chamailé-Jammes, jeune ornithologue au laboratoire de Chizé, est parti en mission pendant un an dans l'archipel des Kerguelen.

É D I T O

Réaliser un dossier sur les îles dans *L'Actualité* pourrait paraître surprenant tellement ce thème semble ancré dans le tourisme. L'approche scientifique des îles démontre que ces espaces singuliers ne cessent d'interroger les chercheurs, qu'il s'agisse par exemple des particularités de la faune et de la flore, de l'ensablement de nos côtes ou des variations du niveau de la mer. Autant de sujets qui nous concernent tous dans un futur proche.

Au travers des sciences humaines, c'est une autre approche qui nous permet d'appréhender les îles, notamment l'émergence du sentiment d'insularité depuis le Moyen Age, les relations complexes entre l'homme, son île, la mer et le continent, la perception de l'environnement et tout ce qu'elles charrient dans l'imaginaire. Cette démarche, originale dans une revue de culture scientifique, est engagée depuis longtemps par *L'Actualité* et trouve ici un excellent terrain d'expression. Cela révèle à nouveau la diversité des paysages en Poitou-Charentes, leur richesse intrinsèque et habitée, et leur pouvoir d'attraction qui va bien au-delà de la période estivale.

Didier Moreau

Couverture : Vue aérienne de l'île d'Aix par Sébastien Laval.

L'ACTUALITÉ POITOU-CHARENTES

L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes et avec le concours du CNRS, de l'ENSMA, de l'Université de Poitiers, de la Ville de Poitiers, du CHU de Poitiers.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers 05 49 50 33 00
Internet : www.pictascience.org
E.mail : emf@pictascience.org
Rédaction - Diffusion : 05 49 51 56 00
Abonnements : voir p. 50

Directeur de la publication : Jean-Claude Desoyer
Directeur délégué : Didier Moreau
Rédacteur en chef : Jean-Luc Terradillos

Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel

CPPAP : 68 797 ISSN 0983-8856

Dépôt légal : 2^e trimestre 2001

Conception - Réalisation :

Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier

Fred Briand - Poitiers

Menneguerre-Photogravure - Niort

Imprimerie Sajic-Vieira - Angoulême

Produits du terroir la marque et l'appellation

En France, la qualité des produits alimentaires est régie par cinq signes : l'AOC, le label rouge, la certification de conformité, l'agriculture biologique et les produits de montagne.

L'AOC, appellation d'origine contrôlée, est un concept juridique né au début du xx^e siècle après la crise viticole de 1870, lors de laquelle les deux tiers du vignoble français furent détruits par le phylloxéra. Ne pouvant répondre à la demande, certains producteurs avaient vendu des vins ajoutés d'eau et de sucre, utilisant même parfois l'appellation

bordeaux de façon frauduleuse. En 1905, l'Etat promulgue une loi sur les fraudes et falsifications. Dans une loi du 6 mai 1919, l'appellation d'origine apparaît, reconnue mais non contrôlée. Il faut attendre 1935 pour que l'AOC soit créée, à destination des vins et eaux de vie. En 1990, le système est uniformisé par un régime général, l'appellation d'origine, qui s'étend aussi à l'artisanat, et un régime particulier pour certains produits, issus de l'agroalimentaire uniquement. Défendu par l'Inao, l'Institut national des appellations d'origine, le concept s'étend dorénavant à environ 500 produits, dont 400 sont des vins. Les plus récentes AOC obtenues concernent par exemple la pomme de terre de l'île de Ré, le coco de Paimpol ou le taureau de Camargue. Mais obtenir une AOC (reconnue par décret au Conseil d'Etat) reste très long et difficile. Et l'agrément doit être redemandé tous les ans. Dans sa thèse sur «La protection internationale des indications géographiques», Denis Rochard a cherché à démontrer qu'à côté de ce concept spécifique il était possible, pour faire reconnaître un produit, de mobiliser d'autres instruments juridiques : «Le concept le plus évident et le plus facile à faire connaître est la marque, qui relève du droit privé, explique-t-il. En effet, si l'AOC n'est pas ou peu protégée sur la scène internationale, la marque est un droit connu et reconnu dans toutes les législations. Je compare souvent l'AOC à un séisme dont l'épicentre serait en France : plus on s'éloigne de la région d'origine, moins le produit est connu et reconnu.»

L'objectif de cette reconnaissance est une protection du milieu naturel. Ce concept consacre un lien très fort au terroir, avec non seulement une zone géographique délimitée au

mètre près, mais aussi des conditions de production, une histoire et une notoriété. «Les régions sont plus ou moins vastes, ajoute Denis Rochard. L'une des plus petites est, par exemple en Bourgogne, le co-teau Romanée-Conti, qui produit le vin du même nom : 1,7 ha. Mais certaines peuvent s'étendre à une commune, un département, voire plusieurs, comme dans le cas de l'appellation des fromages de chèvre Sainte-Maure qui concerne une partie des Deux-Sèvres, de la Vienne, de l'Indre et de l'Indre-et-Loire.»

Sur la scène internationale, un concept est né de la mise en place de l'Organisation mondiale du commerce : l'indication géographique. En Europe, depuis une loi datant de 1992, la propriété dispose de deux niveaux de références géographiques : l'appellation d'origine protégée et l'indication géographique protégée. Mais l'Union européenne montre encore un net découpage Nord-Sud. Le Nord, où la production est essentiellement industrielle, privilégie la notion de marque. Le Sud, où la culture et la tradition sont plus agricoles, tend à adopter la pratique de l'AOC : c'est le cas de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal et de la Grèce. Il faut cependant noter que certains producteurs refusent l'appellation. Cela leur permet de se soustraire aux contraintes ministérielles, mais n'entame en rien la qualité de leur produit. Ainsi, au nord de Poitiers, Frédéric Brochet produit un vin appelé Ampelidae. Refusant l'appellation VDQS du Haut-Poitou (qui n'est pas une AOC), celui-ci fait valoir, pour se distinguer, sa marque... Avec succès.

Laetitia Becq-Giraudon



Sebastien Laval

Denis Rochard a obtenu un premier prix de thèse décerné par le Conseil régional Poitou-Charentes. Il a effectué sa thèse sous la direction de Jacques David, professeur à la faculté de Droit de l'Université de Poitiers et directeur de l'Institut de législation et d'économie rurale. Denis Rochard est maître de conférences à l'Université de Poitiers. Il est responsable de l'Université internationale des eaux de vie et boissons spiritueuses (Segonzac, Charente). Il participe à la rédaction de la *Revue de Droit Rural*.

QUELLES DÉFINITIONS DU PAYSAGE ?

Geste, équipe de recherche du département de géographie de l'Université de Poitiers, organise les 6 et 7 décembre 2001 un séminaire sur le thème «Quelles définitions du paysage et pour quelles lectures ?», à la Maison des sciences de l'homme et de la société. Selon Michel Périgord, directeur de l'équipe, il s'agit d'un séminaire pluridisciplinaire réunissant des géographes, des historiens, des biologistes et des philosophes.

Signalons, d'autre part, la publication par cette équipe des actes du colloque «Action paysagère et acteurs territoriaux», tenu en décembre 2000 à Poitiers. (238 p., 120 F. MSHS, bureau 108 – 99, avenue du Recteur Pineau 86000 Poitiers).

Symposium des industries de la connaissance

Le 1^{er} Symposium des industries de la connaissance réunira, les 5 et 6 juin au Futuroscope, des acteurs, producteurs, distributeurs, utilisateurs et formateurs sur le thème «Marchés du savoir : nouvelles entreprises, nouvelles stratégies». C'est l'occasion pour chacun de rencontrer des partenaires potentiels, des «agitateurs d'idées», des fournisseurs de contenus, des créateurs d'outils et des responsables publics ou privés engagés dans cette nouvelle économie de l'immatériel. Le marché du savoir est en pleine expansion. Le «capital immatériel», son développement et son exploitation sont devenus des facteurs stratégiques pour l'entreprise. L'accès à une multitude de gisements de connaissances et leur utilisation in-

dividuelle ou collective représentent une formidable source d'enrichissement culturel pour le citoyen. Gérer, organiser et traiter les données disponibles à tout moment et à n'importe quel endroit de la planète pour produire un cycle de formation, construire un parcours culturel, conduire une recherche ou alimenter un programme marketing exigent alors une maîtrise de la gestion des données et une capacité d'innovation.

Ainsi, de nouveaux métiers, de nouvelles compétences et de nouveaux savoir-faire, réunis sous le terme générique de gestion de la connaissance, sont devenus essentiels aux fournisseurs comme aux utilisateurs. Le comité de parrainage du symposium est présidé par Edgar Morin.

CAHIERS D'ODONTOLOGIE

Atlantique publie le premier tome des *Cahiers d'odontologie médico-légale consacré à l'identification comparative*. L'identification répond à des nécessités sociales et juridiques. En apportant la certitude du décès d'une personne disparue, elle permet à sa famille d'accomplir son travail de deuil et elle ouvre des droits civils. Au plan pénal, elle est essentielle pour la quête de la vérité. Un ouvrage de Charles Georget, Pierre Fronty et Michel Sapanet, qui comprend de nombreuses illustrations. Ed. Atlantique (Espace Mendès France), 192 p., 360 F

INTÉGRER

UNE ÉCOLE DE SANTÉ

Les études paramédicales et de sage-femme attirent de plus en plus d'étudiants. Devant le nombre toujours très limité de places dans les écoles, la préparation au concours est primordiale pour la réussite. La collection «Intégrer une école de santé», dirigée par Bruno Riondet, a été créée par des enseignants poitevins afin de fournir aux étudiants des ouvrages clairs et complets. Chaque manuel est donc une synthèse des points forts du programme de chaque concours avec de nombreux schémas facilitant la compréhension des idées importantes, des exercices et des QCM. Il contient aussi des annales sur les sujets de concours des années précédentes, avec des corrigés approfondis. Chaque ouvrage est réalisé par deux auteurs, professeurs titulaires de lycées et formateurs au cycle préparatoire aux concours paramédicaux du CHU de Poitiers, coordonnés par Bruno Riondet, directeur de la collection et professeur de biologie au lycée du Bois d'Amour à Poitiers. La collection «Intégrer une école de santé» est publiée chez EM Inter (Editions médicales internationales, groupe Lavoisier). Deux volumes, sur la biologie et chimie, sont d'ores et déjà disponibles en librairie.

Le programme Com'science 2001

Quize colloques scientifiques ont reçu le label Com'science de la région Poitou-Charentes pour l'année 2001. Ce programme, qui apporte un soutien financier, logistique et matériel aux organisateurs, vise à mettre en valeur la qualité des laboratoires régionaux, la diversité et l'excellence de la recherche et de la formation en Poitou-Charentes.

22-23 mars – «Rein et gammopathies monoclonales», CHU de Poitiers, au Futuroscope.

12-13 avril – «ONG et action humanitaire : entre militantisme transnational et action publique», à la faculté de droit et de science politique de l'Université de La Rochelle.

24-26 avril – «Photomécanique 2001», laboratoire de mécanique des solides et Gamac, au Futuroscope.

24-28 avril – «Archéologie et archéométrie littorales et sous-marines», Centre littoral de géophysique et GMPCA, à l'Université de La Rochelle.

16-18 mai – «12^e journées nationales microondes», Institut de recherche en communications

optiques et microondes, au Futuroscope.

29 mai-1^{er} juin – «Relations interspécifiques», colloque annuel de la Société française d'étude du comportement animal, avec le laboratoire de génétique et biologie des populations de crustacés, à l'Université de Poitiers.

8-9 juin – «7^e journées René Savatier : l'association», Ecole doctorale de droit et Epred, à l'Université de Poitiers.

14-16 juin – «7^e congrès de l'Association francophone de chirurgie endocrinienne», CHU, au Futuroscope.

28-29 juin – «Actualité des services publics industriels et commerciaux locaux : 80 ans après Bac d'Eloka», colloque international de l'Institut de droit public et de l'Association française de droit des collectivités locales, à l'Université de Poitiers.

5-8 juillet – «Zéolithes : vers des technologies plus propres», laboratoire de catalyse en chimie organique, à l'Université de Poitiers.

29 août-2 septembre – «Les grands jours de Rabelais en Poitou. Etat des lieux (1483-1564)», labo-

atoire d'analyse de documents, MSHS, Université de Poitiers.

13-15 septembre – «9^e journées de géographie tropicale : patrimoine et développement dans les pays tropicaux», par la Seaman (Société, environnement et activités des mondes maritimes anciens et nouveaux), à l'Université de La Rochelle.

2-5 octobre – «Charpy 2001», colloque international, laboratoire de mécanique et de physique des matériaux, avec la SEIS et la SF2M, à l'Ensm.

25-26 octobre – «Commerce et antiquité», colloque international, Centre d'études juridiques, Centre d'études internationales sur la romanité, Association Méditerranéennes, à l'Université de La Rochelle.

14-16 novembre – «Du franc à l'euro : changements et continuité de la monnaie», Centre de recherche sur l'intégration économique et financière, MSHS Université de Poitiers.

L'archéologie en mémoire

Christian Vernou remet à plus tard la description de la divinité acéphale mise au jour il y a quelques semaines à Verteuil-sur-Charente. Heureux de la découverte «de rang international», le conservateur départemental du patrimoine sait que la statue devra livrer quelques secrets avant de s'offrir au public. En revanche, la base numérique Médiarchéo 16 a déjà enregistré la belle trouvaille, comme elle a englouti les cotes d'une villa révélée tout récemment à Jarnac ou les résultats des dernières prospections géophysiques effectuées à Brossac. Voulu par le Conseil général de la



Les thermes de Chassenon et la villa de la Haute-Sarrazine à Cognac, parmi les principaux sites gallo-romains de Charente.



Charente, Médiarchéo 16 est une base numérique qui rassemble toutes les connaissances (textes, cartes, films, photographies, images en trois dimensions...) relatives au patrimoine gallo-romain local. Cet outil scientifique, finalisé en février 2000, permet, outre son aspect inventaire, la réalisation de produits dérivés à destination du grand public. Le premier a consisté en un programme multimédia touristique-culturel de 45 minutes, accessible depuis une borne interactive, elle-même placée dans les locaux de l'office de tourisme d'Angoulême. Christian Vernou, déjà auteur d'une carte archéologique de la Gaule, et Thierry Blais, titulaire d'un diplôme d'art multimédia, ont en effet sélectionné et organisé une partie des données accumulées par leurs soins afin de mettre en scène les grands sites gallo-romains de Charente. Le

plus prestigieux étant sans aucun doute l'antique Cassinomagus ou sanctuaire de Chassenon. Le document multimédia est organisé en trois parties – dont une encyclopédique – et densément illustré. Il propose notamment de spectaculaires reconstitutions en trois dimensions au sein desquelles l'imaginaire peut déambuler. «L'archéologue a des obligations incontournables : le relevé précis, l'inventaire détaillé des objets trouvés et enfin leur étude. Après, il peut en faire une exploitation livresque. Mais aller vers ce genre d'ouvrage n'est pas une démarche aisée. Au contraire, une proposition en élévation est compréhensible par tout un chacun», explique le conservateur. Il souligne au passage les vertus de la troisième dimension appliquée à l'hypothèse scientifique : «Nous sommes habitués à raisonner à partir de plans en deux dimensions. Lorsque l'on restitue des sites en trois dimensions, des questions – de circulation, d'écoulement des eaux – se posent qui ne s'étaient jamais posées.» Désormais à Angoulême, les visiteurs français et anglais apprécient la balade virtuelle avant de fouler les sols gallo-romains. Le contenu de la borne expérimentale pourrait devenir CD-Rom ou nourrir le site Internet du Département. D'autres écrans doivent d'ailleurs surgir en différents points stratégiques du territoire. Médiarchéo 16 promet de s'ouvrir au fil du temps à la préhistoire, à l'archéologie industrielle, à l'art roman...Ecrivain de la sorte les chapitres d'une nouvelle mémoire régionale. *A. D.*

HOMMAGE À RENÉ RICOU

Nous dédions cette édition à René Ricou, décédé récemment à Poitiers. Dans le monde professionnel, il fut toujours un excellent messager de l'Espace Mendès France et de *L'Actualité Poitou-Charentes*. Dans notre édition d'octobre 2000, nous avons évoqué l'une de ses dernières aventures, celle d'Arcobio, entreprise créée à Poitiers avec Georges Portoghesse pour développer la recherche et l'innovation dans le secteur des plantes à parfums, aromatiques et médicinales.

JEAN DEMÉLIER CROSS OVER

Quatre nouvelles tirées de *Gens de la rue* (Gallimard) viennent d'être traduites en anglais et publiées à Londres par Oasis Books sous le titre *Street People*. D'autre part, *Pariser Spitzen* de Werner Dürsson (Demand Verlag) est illustré de dessins de Jean Demélier.



Chevaux et cavaliers arrêtés sous un arbre, aquarelle d'Eugène Fromentin (1820-1876).

FIGURES DU PAYSAGE

Grâce au legs en 1882 d'un amateur éclairé, Alexandre Babinet, les musées de Poitiers possèdent une collection de dessins de maîtres remarquable. Une partie de ce fonds ancien, qui rassemble des œuvres de Callot, Delacroix, Chassériau, Van Goyen..., est à découvrir dans l'exposition «Figures du paysage» au musée Sainte-Croix de Poitiers, conçue par Nicolas Milovanovic, conservateur aux musées de Poitiers. La plupart des dessins présentés sont inédits. Exposition jusqu'au 15 juin.

Christian Mousset Les 10 ans d'Indigo

MÉLANGE DE CHOSES DIVERSES

La prononciation du mot castillan "olla", signifiant marmite et par extension bouillonnement, suffirait peut-être à inspirer Catherine Ternaux, éditrice au Centre national de la bande dessinée et de l'image d'Angoulême et auteur d'un recueil de nouvelles ou historiettes précisément intitulé *Olla podrida* (pot-pourri), mélange de choses diverses. Il faut en effet pour bien articuler cette olla ibérique, écraser sa langue contre le palais afin d'éviter un trop banal *olía* ou *oya*. Donc, si Catherine Ternaux s'attardait sur cette amusante gymnastique intérieure, elle en ferait à coup sûr une délicieuse histoire. A croire ou à ne pas croire. Car son ouvrage joue et se joue, tout au long des pages, de notre naïveté enfantine. De notre émerveillement aussi, lorsqu'une pensée à l'être aimé se dévoile subtile, légère et grave. Ce pot-pourri de textes, longs et moins longs, nouvelles ou observations poétiques, s'intéresse au rituel festif des lézards, au cheminement bouleversant d'une larme bleue ou aux langages-signes particuliers. Goulément englouties, les rêveries de Catherine Ternaux mènent encore à Tante Suzanne, veille dame à jamais privée de ses traits d'enfance. «Quand basculerai-je à mon tour ? s'interroge la narratrice. M'en apercevrai-je seulement ? En attendant, je fermais les yeux et, me concentrant très fort, je me persuadais que je pouvais m'envoler.» A. D. Editions L'escampette, 123 p.

Faire du festival Musiques Métisses le centre d'un réseau pour faire circuler dans le monde les musiciens découverts à Angoulême et diffuser leur musique. Via le disque, notamment. Dans le dessein de Christian Mousset, directeur-fondateur du festival, une rencontre fut déterminante en 1991, celle de Michel Orier, alors directeur de la maison de la culture d'Amiens, qui lui proposa de créer la collection Indigo au sein de son label de jazz, Label bleu. Dix ans après, Indigo a produit une soixantaine de disques, diffusés sur tous les continents par Harmonia Mundi, avec des artistes d'Afrique du Sud et de l'Ouest, de l'océan Indien, de la Caraïbe et même de Mongolie. Et de beaux succès comme ceux de la chanteuse malienne Rokia Traoré (60 000 CD vendus) ou du Réunionnais Grammoun Lélé qui a enregistré son premier disque à l'âge de 70 ans. Christian Mousset présente un succès similaire pour les derniers de la collection, deux artistes du Mali (programmés à Angoulême cette année) : le joueur de kora Ballaké Sissoko et le guitariste Djelimady Tounkara. «Je m'intéresse aux musiques urbaines ancrées dans la tradition et aux musiciens créateurs, affirme Christian Mousset. Malgré la mondialisation, il existe des îlots de

Trois ou quatre

Denis Montebello est un auteur difficile, nous confie-t-on parfois. Il est vrai que les sujets de ses romans ou récits manifestent quelque âpreté. Comme le dernier en date, *Trois ou quatre* (chez Fayard), où l'on suit les soliloques d'un homme atteint par la maladie d'Alzheimer qui note tout dans son journal pour faire travailler sa mémoire. Certes, il est des sujets plus folichons... Ce serait oublier la langue dans laquelle Denis Montebello cerne son objet, en extirpe du sens peu commun, le fait virevolter, le nimbe de lumière ou le fiche en

résistance qui font entendre la diversité des sons sur notre planète. Or il se trouve que ces îlots sont souvent francophones. De ce point de vue, Indigo est un exemple de l'exception culturelle française. Sans la maison de la culture d'Amiens, donc sans argent public, ce label n'aurait jamais pu



Claude Panquet

exister. Nous réalisons maintenant un chiffre d'affaires de 11 MF et l'argent gagné est réinvesti dans la production. » En outre, la dimension artisanale du label permet de nouer des relations très étroites avec les artistes – chose devenue impossible dans les majors –, des relations de confiance qui les incitent à donner le meilleur.

Jean-Luc Terradillos

Le 26^e festival Musiques Métisses se déroule à Angoulême du 31 mai au 4 juin, avec une trentaine de groupes au programme.

FRANÇOIS DILASSER À SAINTES

L'Abbaye aux Dames de Saintes présente l'œuvre de François Dilasser jusqu'au 30 juin et édite un livre, *Métamorphoses*, avec des dessins de l'artiste et un texte de Paul-Louis Rossi.

ARCHITECTURE DU XX^e SIÈCLE

Découvrir la région Poitou-Charentes au travers de son patrimoine construit au du xx^e siècle, c'est ce que propose l'exposition présentée à Poitiers, à la maison des architectes, jusqu'au 15 juin 2001. Elle est réalisée par Gilles Ragot, auteur du livre *Architectures du xx^e siècle en Poitou-Charentes*, publié par Patrimoines & médias.

Belles et rebelles



HOMMAGE À LENNY MARCH

«Vivre et laisser vivre» : telle était la définition de la philosophie Rastafari aux yeux de Lenny March. «Blacka»

Lenny est décédé le vendredi 23 mars dernier. Installé à Poitiers depuis 1994, Lenny a été à l'origine (avec *Drop Crystal Sound System*, voir *L'Actualité* n°49, p.19) et à l'avant-garde des *sounds systems* dans la région.

D'origine jamaïcaine, Lenny March s'est investi dans une multitude de projets artistiques à Poitiers : festivals reggae, carnaval, ateliers de percussions, premières parties de groupes reggae prestigieux (Culture, Yellowman, Misty in Roots, Johnny Clark...), création de Cd Dub, enregistrements avec des enfants... Pour reprendre une formule Rasta :

«Lenny continues to live through I and I.»

Boris Lutanie

Si l'histoire ressemble à la fiction, ce n'est qu'après coup, quand on cherche dans l'accumulation de péripéties, dans la succession des miracles, la logique – ou, à défaut, la chronologie – d'une *histoire*. Autrement dit un sens. La rationalisation a posteriori, comme dit la psychanalyse, c'est le défaut – la qualité – du romancier. Et de l'historien. Quand il veut comprendre le passé, le saisir, et qu'il ne voit pas l'image qui perce sous ses mots. Cette image, c'est l'image du passé. L'image que s'en fait l'historien, que s'en fait l'époque. Une image construite, anachronique, comme toute image et comme l'histoire elle-même.

L'auteur de *vie* travaille de cette façon – Venance Fortunat, par exemple, quand il écrit la Vie de sainte Radegonde – : il agence, il monte les événements de telle sorte qu'ils apparaissent comme orientés, écrits. Il transforme une vie en destin. Il montre Radegonde marchant vers la sainteté, par degrés, *topos* après *topos*.

Tous les récits de vie fonctionnent ainsi.

L'autobiographie ne fait pas exception, qui organise les événements autour d'un moment, le plus souvent une conversion, avec un avant – qui l'annoncerait, la préparerait – et un après – qui en découlerait –. Dans tous les cas, la frontière entre l'histoire et la fiction, entre le roman et le récit, est abolie.

C'est ce que l'on constate à la lecture de *Belles et rebelles*, la biographie ou plutôt le *roman vrai* que consacre à la famille Chasteau-Tinayre, ancrée en Charente, l'historien Alain Quella-Villéger. On y découvre des femmes luttant, s'émancipant, chacune à sa manière. Faisant la révolution, voyageant, comme Victoire Tinayre, l'amie de Louise Michel, que l'on suit dans son exil hongrois, dans son combat féministe et socialiste. Louise Chasteau choisit une autre voie, elle devient une remarquable enseignante. Des vies se croisent, se rencontrent. La rencontre a lieu

sous le signe de la littérature (faut-il appeler littérature ce qui transforme la vie en destin ?), chez le libraire et éditeur Arthème Fayard. «L'histoire des familles Chasteau et Tinayre converge pour la première fois, en 1882, symboliquement dans une librairie, par la grâce de deux femmes volontaires : Louise et Victoire...» (p. 92). On apprendra plus loin que Victoire Tinayre «écrivait des romans que Louise Michel signait» (p. 106). Que Louise Chasteau «aurait pu devenir la romancière d'Oléron, écrivant sur place plusieurs œuvres, et prenant l'île pour cadre de *La Ravageuse*» (p. 167). Que Marcelle Tinayre, sa fille, produira aussi un roman oléronnaise, *L'Oiseau d'orage* (1901).

C'est elle, bien sûr, la figure centrale de ce livre. C'est elle qui s'imposa comme romancière, féministe et cofondatrice du prix Femina. C'est elle qui *plagie par anticipation*, sinon l'œuvre, du moins la carrière de nos deux romancières, Régine Deforges et Madeleine Chapsal, qui ont elles aussi quelque chose à voir avec le prix Femina et les éditions Fayard...

Denis Montebello

Ed. Aubéron, 488 p., 175 F.

Printemps Chapiteau Dom Juan et Le Roi-Cerf

Un nouveau «Printemps Chapiteau» du Centre dramatique Poitou-Charentes (*L'Actualité* n° 50) commence cette saison à Lavausseau le 6 mai. Le succès, l'an passé, de cette aventure théâtrale en milieu rural a suscité l'intérêt de nombreuses communes, de sorte que cette tournée s'étendra sur deux mois dans six communes, puis au festival de Saint-Jean-d'Angély et à Blaye jusqu'au 2 septembre.

Deux créations sont jouées sous le chapiteau : *Le Roi-Cerf* de Carlo Gozzi mis en scène par Olivier Maurin et *Dom Juan* de Molière par Claire Lasne, codirectrice du Centre dramatique régional.

Le projet de monter *Dom Juan* remonte à une dizaine d'années avec,

dans le rôle titre, le comédien Richard Sammut dont on a pu apprécier le talent dans les précédentes créations. «*Dom Juan*, souligne Claire Lasne, c'est l'histoire d'un homme aux prises avec l'amour des autres et qui passe son temps à réclamer d'être seul. On ne lui accorde jamais cette minute-là et il en crève. Ce qu'il cherche, c'est d'affronter son destin, seul, "quoique accompagné de Sganarelle". Poursuivi par le désir des autres, il ne cesse de fuir et d'être rattrapé. Le chapiteau sert magnifiquement Dom Juan. Rond comme la terre qui tourne autour de lui. C'est simultanément un voyage intérieur et un voyage physique. Il cherche à toucher la limite de sa propre vie et se brûle. Et, à la fin, il brûle.» J.-L. T.

A Lavausseau (6-12 mai), Azay-le-Brûlé (13-19 mai), Châtelleraut (27 mai-2 juin), L'Isle-Jourdain (3-9 juin), Grezjac (10-16 juin), Taugon (24 juin-1^{er} juillet), Saint-Jean-d'Angély (22 juillet-4 août), Blaye (26 août-2 septembre), et en novembre à Poitiers. Tél. 05 49 41 43 90

Jean-Marie Pelt

Eloge de la synthèse

Professeur de biologie végétale et de pharmacologie à l'Université de Metz et président de l'Institut européen d'écologie, Jean-Marie Pelt était invité à Poitiers par l'Espace Mendès France le 29 mars. Il a donné une conférence sur le thème de son dernier livre *La Terre en héritage*, publié chez Fayard, et nous a accordé un entretien.

L'Actualité. – Comment définissez-vous la nature ?

Jean-Marie Pelt . – Je définis la nature comme tout ce qui n'est pas l'œuvre de l'homme. La nature comprend ainsi tout le cosmos connu et inconnu et, de fait, tout ce

qui vit et croît sur notre planète. Ce qui inclut l'homme et toute la vie dès lors qu'elle n'est pas bricolée par l'homme. A mon sens, le concept qui s'y oppose est la technologie, c'est-à-dire tout ce qui est l'œuvre de l'homme, aussi bien sur le vivant, comme la biotechnologie, que sur la matière inanimée. J'ajouterai que l'homme a largement modifié ce modeste morceau de nature qu'est la planète Terre et qu'il y a maintenant une nature humanisée qui recouvre très largement l'essentiel du monde vivant sur la planète dans la mesure où les espaces que l'homme n'a pas touchés sont minoritaires. Les champs cultivés ou les rivières entretenues

sont le résultat d'une coopération entre l'homme et la nature qui doit se faire selon les critères fondamentaux de l'écologie : l'homme ne doit pas se comporter comme un agresseur ou un exploitateur, à peine comme un exploitant et plutôt comme un jardinier. Ne pas prendre les précautions que l'écologie nous enseigne, c'est faire un mauvais usage de la nature. Ainsi la nature peut sembler se retourner contre nous sous la forme de dérèglements du climat ou d'inondations, etc.

Sommes-nous en train de vivre une phase de modification majeure du climat ?

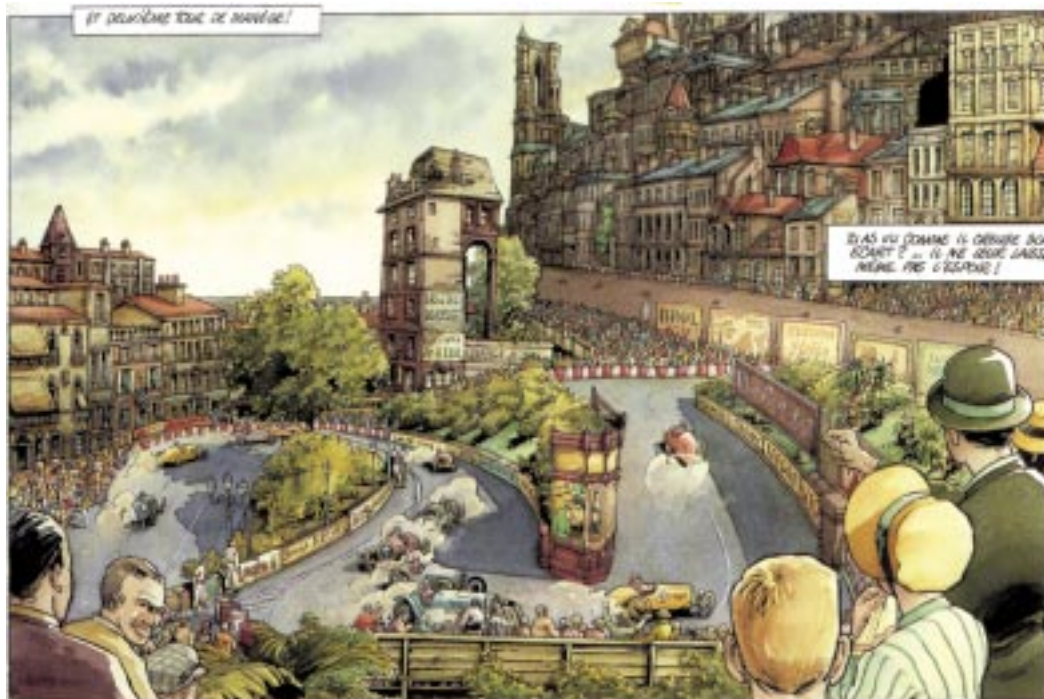
Il y a vingt ans, quelques pionniers ont dit qu'il y avait un effet de serre, ce que personne n'a cru. Aujourd'hui, les climatologues y croient tous sauf quelques-uns. L'effet de serre est-il l'explication du réchauffement que l'on constate ? Je me garderai bien d'affirmer qu'un seul facteur est déterminant, ce qui est très rare en écolo-

gie. Au contraire, je pense que de nombreux facteurs peuvent expliquer le réchauffement de la planète. J'en distingue deux catégories : ce qui n'est pas de l'ordre de l'action humaine comme les modifications des sources énergétiques du soleil, et ce qui est d'origine humaine. Dans cette seconde catégorie, j'inclus plusieurs hypothèses : l'effet de serre, mais aussi l'envoi d'innombrables objets dans l'espace – le commun des mortels dit que cela «détrèque le temps», il y a peut être une part de vérité dans cela bien que la science le nie en bloc –, ainsi que l'augmentation formidable de la charge d'ondes électromagnétiques dans l'atmosphère (autre sujet non traité par la pensée unique).

Quel rôle pour la culture scientifique ?

La science est universelle et la plupart des scientifiques ne le sont pas. En effet, je sépare les scientifiques en deux catégories : les pointus et les synthétiques. Les pointus connaissent parfaitement leur sujet d'étude mais n'ont pas plus de culture que la moyenne des gens. Les synthétiques sont de rares individus qui ont touché à plusieurs disciplines. Tant qu'on n'aura pas réussi à mettre en symbiose ces deux formes d'esprit, qui correspondent à des dispositions particulières du cerveau, la science ne sera pas universelle. En 1968, pluridisciplinarité et transdisciplinarité devaient devenir les sésames pour obtenir des crédits de recherche mais cela ne s'est jamais produit, les carrières de la science sont toujours entièrement gérées par des spécialistes pointus qui excluent les synthétiques. Les quelques malheureux qui ont essayé, et dont je suis, eurent les pires ennuis et je plains de tout mon cœur ceux qui essaient encore. Pourtant la science n'avance que par des intuitions qui ne sont pas forcément posées au milieu des autoroutes de la recherche. Nous avons besoin de marginaux de la science. Darwin en était un. Pasteur aussi. Ce sont souvent ceux-là les grands découvreurs. Je ne dis pas qu'il ne faut pas de pointus, il faut trouver un équilibre entre les deux.

Recueilli par A.-G. Truong



POITOU-CHARENTES DANS LA BANDE DESSINÉE

Lecteur impénitent de bandes dessinées, Didier Quella-Guyot a repéré des dizaines de planches qui ont pour cadre la région Poitou-Charentes. Cela donne une exposition de 42 panneaux présentée en mai et juin au CRDP de Poitiers et appelée à circuler dans les établissements scolaires. Cette exposition révèle le pouvoir d'attraction de la région, grâce à son histoire,

à ses paysages, à ses villes, à ses figures. De grands auteurs en apportent la démonstration, parmi lesquels Moebius, Manara, Juillard, Caza, Bourgeon, Mézières et même Hergé.

Ci-dessus, une vue d'Angoulême par Mazan, dans *Ville basse* (éd. Delcourt).

Le pâté de Pâques

Par Denis Montebello Photo Marc Deneyer

Après la verte de Marennes, il y eut la noire – la poule – de Barbezieux. Puis l'extraroux – l'œuf – de Marans. Des couleurs, sinon des goûts. Des changements, à défaut de saveurs. Ils s'accordaient à mon humeur. Souvent elle varie. Comme le temps. Je ne suis pas de nature volage, je ne crois pas à la nature. Ni qu'un excès de civilisation nous a détraqué le climat, bien que la saison soit incertaine, que l'on persiste à appeler hiver. Je souffrais juste, disons, d'une *inconstance passagère*, et j'aimais cette souffrance. Qui était douleur très douce, comme lorsqu'on attend. J'étais en souffrance. En attente d'objet. D'un objet à aimer.

L'EXTRAROUX DE MARANS

Un temps je crus pouvoir aimer l'extraroux de Marans. Je me fiais à sa légende. D'œuf qu'on dirait en chocolat ou peint. Je me souvenais de ceux que je dénichais, enfant, dans les Vosges. Dans le buis, et ce n'est pas image d'Epinal. Plutôt mémoire involontaire. Symptôme. Cela fleurit avec la pluie. Remonte de très loin. Le passé vient à nous. Il vient nous trouver dans notre jardin. Un fossile d'avant l'histoire. Et c'est un *souvenir* acheté l'année dernière à Pâques. A Prague, où je passais des vacances. Dans l'assiette bleue (l'assiette est une coupe en verre et bleu pétrole) où je les couve des yeux, des œufs (mon cœur balance entre le vert épinard, avec ses canetons jaunes, et celui, *nature*, avec ses petits lapins bruns), vernis, garnis de rubans ou habillés de tricots. J'étais devant ces œufs. Devant six extraroux de Marans rapportés du marché. Je leur demanderais de poser pour la photo. Dans leur boîte bleue. En carton recyclé recyclable. J'étais devant eux comme on est devant l'image. Devant du temps. «Toujours, devant l'image, nous sommes devant du temps.» Ce n'est pas moi qui le

dis, mais Georges Didi-Huberman, dans le livre qu'il a intitulé *Devant le temps* (Minuit, 2000). Il parle de Walter Benjamin. De Walter Benjamin quand il parle de Kafka. Kafka est devant l'image comme devant du temps. Un «montage de temps hétérogènes». Des «configurations anachroniques». Et j'étais devant ces œufs comme devant une «constellation, faite image, de temps hétérogènes». J'étais l'enfant, littéralement «celui qui ne parle pas». Les œufs que l'on m'avait vendus pour des extraroux de Marans ne l'étaient qu'un peu. Si peu que le roux, parfois, était blanc. Et qu'il eût fallu les casser tous les six pour voir si le jaune coulait plus jaune ou moins.

Devant l'extraroux de Marans, je le craignais, ma plume resterait chauve, l'œuf à jamais fossile, le dinosaure un projet avorté. C'est pourquoi je l'abandonnai. Ou, pour être tout à fait sincère, il me quitta. Oui, l'œuf me quitta. Comme disparaissent de mon jardin, sans laisser de traces, ces petites algues qu'on appelle nostocs. Elle surgissent avec la pluie, font le gazon spongieux, et, quand le temps vire au sec, un bruit de fucus qui claque. Comme les nostocs l'œuf m'a quitté. Mais je sais qu'il reviendra. Il reviendra dans mon jardin. Dans mon présent réminiscent. Il aura la forme, qui sait, d'un pâté de Pâques. Il sera déguisé, bien caché, mais je saurai le dénicher. L'enfant saura le dénicher. Dans le pâté de Pâques comme autrefois dans le buis. L'enfant est un *déniquoiseau*. Et l'écrivain dans le grenier. Dans la malle où il fouille, le bric-à-brac. Tel un archéologue. Seulement, toutes ces antiquités qu'il exhume, lui, tous ces *âcris* (comme on appelle, dans la vieille langue d'ici, les objets inutiles et qui encombrant), il en fait des jouets. Des jouets qu'il démonte. Comme l'enfant quand il veut voir comment ça marche. Et qu'à la poupée qui parle qu'on lui offre, il préfère les mondes silencieux



qu'il s'invente. Voilà ce que je cherche, moi, dans le pâté de Pâques. Moins l'œuf, au fond, que la possibilité, infinie, de jouer. L'œuf ne m'intéresse pas plus que la fève dans la galette. Ou que la vérité au fond de l'étymologie. Je ne cherche pas le soleil dans la galette. Ni la lune dans le puits. J'aime bien les crêpes, les voir sauter et tomber à côté de la poêle ou sur la tête. Je préfère jouer avec les mots. Les démonter. Voir ce qu'ils ont dans le ventre. M'amuser à les assembler, à les confondre.

UN DISPOSITIF

Voilà pourquoi ce que je cherche, dans le pâté de Pâques, ce n'est pas l'œuf, c'est le pâté. La pâte brisée, le hachis de viandes diverses (porc, lapin,

poulet). Le mélange. D'époques, de lieux. Tout ce montage qu'on appelle, dans le jargon à la mode, *dispositif*. Il n'y a plus d'œuvre, aujourd'hui. Ni littéraire, ni picturale, ni même cinématographique. Chercher l'œuvre, entre le *dispositif* et la *réception*, c'est à peu près aussi vain que chercher l'œuf sous la pâte dorée et dans le hachis. Le pâté de Pâques est un *dispositif*. Une *installation*. Un montage. Une image (voir photo). Devant elle je suis comme l'enfant qui joue. Je retrouve la toute puissance de l'enfant. Il suffit de peu de choses. D'un rien pour que le pâté de Pâques devienne un paquet de pâtes (le plat préféré des enfants !). Le paquet de pâtes, c'est ce qui accompagne le mieux le lièvre de Pâques. Et Dieu sait où il nous conduit, en quelle Italie... ■

**MUSÉES DE LA BD :
TOUR DU MONDE**

Nouvelle livraison du Centre national de la bande dessinée et de l'image : *Le Guide international des musées de la bande dessinée*. Disponible dès ce printemps en quatre langues (français, anglais, japonais et espagnol), l'ouvrage fait le tour de vingt-six institutions européennes, japonaises et américaines consacrées à la conservation, à l'étude et à la diffusion du 9^e art et plus largement à la caricature, au dessin de presse ou d'humour. Présentation des établissements (musées ou bibliothèques ; privés ou publics, anciens ou récents) et informations pratiques permettent de parcourir le monde en suivant la piste des arts graphiques.

**Marguerite
d'Angoulême,
scénariste**

Le Centre national de la bande dessinée et de l'image publie la version française d'une bande dessinée espagnole signée Maria Colino et intitulée...*L'Heptaméron*. Parmi les écrits de Marguerite d'Angoulême (1492-1549), reine de Navarre, *L'Heptaméron*, recueil inachevé de 72 nouvelles, fait figure d'œuvre maîtresse. L'ouvrage nouvellement imprimé est donc le fruit d'une rencontre entre deux personnes éloignées de cinq siècles et que la rigueur du récit, écrit ou graphique, réunit. «Maria Colino, artiste espagnole qui vit à Paris, voulait une femme de plume sarcastique et brutale»,

confie Catherine Ternaux, éditrice au CNBDI, tout en soulignant la qualité de l'adaptation et la beauté du travail graphique. Une batelière s'échappa de deux cordeliers qui la voulaient forcer, et fit si bien que leur péché fut découvert à tout le monde. Ainsi s'ouvre la sélection des six nouvelles transposées. Au sein de l'institution d'Angoulême, l'ouverture à la jeune création contemporaine a généré la création d'une nouvelle collection. La Bibliothèque du 9^e art étant plutôt destinée à la publication de chefs-d'œuvre oubliés ou méconnus. A l'origine de la découverte de *L'Heptaméron* en bande dessinée et de la commande de sa version française, le CNBDI (soutenu par l'Office du livre en Poitou-Charentes et la ville d'Angoulême) remplit là une précieuse mission de mise en valeur du patrimoine.

Astrid Deroost

Ci-contre, dessin de L'Heptaméron, adapté en BD par Maria Colino.

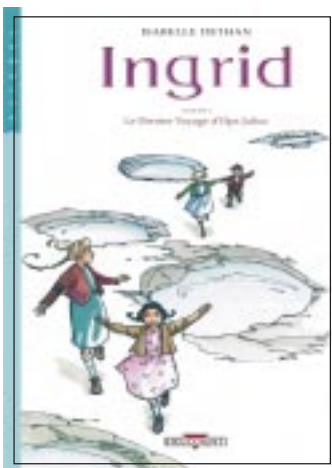


**LE SITE D'IRIS
CATAMARANS PRIMÉ**

Le Festival de l'audiovisuel et des médias pour les entreprises et les collectivités du Creusot a décerné le prix «Frères Lumière Programme on line» au site web du chantier rochelais Iris Catamarans. Filiale du constructeur de catamarans de plaisance Fountaine-Pajot, Iris est spécialisé dans la réalisation de navires de transport de passagers. Le site primé, www.iris-catamarans.com, est le fruit de la collaboration de deux entreprises régionales, la société de services informatiques rochelaise Cerealog et le spécialiste de l'image de synthèse angoumoisain 2d/3D.

**LIVRAISONS
DE PRINTEMPS
DELCOURT**

- *Ingrid, tome I, Le dernier voyage d'Opa Julius*, dessins, scénario et couleurs d'Isabelle Dethan. La seconde guerre mondiale vue à travers les yeux naïfs d'Ingrid, petite Allemande née sous le troisième Reich. Collection Encrage.
- *Madame la lune, tome I, Les semeurs d'étoiles*, de Nathalie Ferlut (dessins), Jean-Luc Loyer (scénario) et Thierry Leprévost (couleurs). Madame la Lune règne au pays des rêves où des scribes inventent de jolis songes pour les enfants. Mais une lutte acharnée opposera les messagers du rêve aux faiseurs de cauchemars. Collection Jeunesse.
- *Donjon Monsters, tome I, Jean-Jean la terreur* par Mazan (dessins), Joann Sfar et Lewis Trondheim (scénario). A l'ensemble des séries – *Donjon Potron-Minet, Donjon Zénith, Donjon Crépuscule, Donjon Parade* – s'ajoute désormais la série *Donjon Monsters* qui met en scène des personnages annexes au donjon... dont Jean-Jean. A venir en mai, collection Humour de rire.

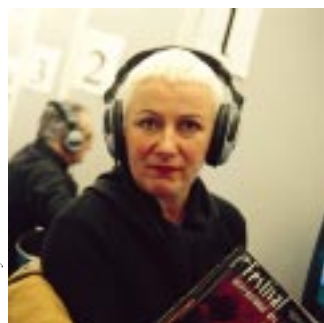


EGO COMME X

■ *Accident du travail*, de Matthieu Blanchin. Après avoir raconté, dans *Le Val des ânes*, les coups pendables de son enfance à la campagne, l'auteur évoque dans ce nouvel album des souvenirs de convalescence, dans un hôpital avec d'autres malades.

Collection interactive

Poitiers a accueilli la 24^e édition des Rencontres internationales Henri Langlois, du 5 au 11 mars 2001.



Bruno Veysseyre

SCÉNARIOS EN PÉRIL
Scénariste d'*Halfaouine* et des *Siestes Grenadines*, entre autres, Maryse Léon-Garcia communique avec enthousiasme l'amour de son métier et prévient les jeunes scénaristes : «Ne soyez pas trop possessifs.» Comparant son travail à celui des couturiers qui façonnent une robe mais ne peuvent contrôler la manière dont elle sera portée, Maryse s'interdit de se sentir trahie par la mise en image de ce qu'elle a couché sur le papier. «Le scénario est un don au réalisateur qui en dispose.»
Autre écueil pour les scénaristes : la France ne respecte pas les scénarios, si bien qu'en moyenne seulement 2% du budget d'un film lui est consacré. De plus, «les réalisateurs français ne savent pas écrire et ne veulent pas le reconnaître», assène-t-elle. En outre, prétextant que cela standardiserait la production, le cinéma français refuse la création d'une école d'écriture du scénario. Refus qui, selon Maryse Léon-Garcia, ne fera qu'amplifier la tendance des Français à privilégier l'intellect et l'esthétique aux dépens de l'histoire.

Mettre ce coquillage-là dans sa poche plutôt qu'un autre, conserver tous ses dessins d'enfant pour retenir le temps qui passe ou garder les photos d'identité pour mesurer le temps qui a passé. Anne-Claire Rivaud classe, archive, inventorie dans des boîtes et des classeurs. Ce sont des morceaux choisis de cette collection personnelle qu'elle a mis en scène dans *Varia*, le CD-Rom présenté l'année dernière pour son diplôme national d'arts plastiques à l'École supérieure de l'image de Poitiers, sélectionné pour le festival Henri Langlois dans la compétition nouveaux médias.

«*Varia* est le nom qu'on attribuait aux objets inclassables dans les cabinets de curiosités», explique-t-elle. L'entrée est une salle d'archives. En déplaçant le curseur certains tiroirs s'allument et autorisent l'intrusion. Tiens, une collec-

Anne-Claire Rivaud, de l'École supérieure de l'image de Poitiers, créatrice multimédia.

Le numérique, nouveau souffle du cinéma ?

Pierre Chevalier, directeur de l'unité fiction d'Arte France, explore les voies ouvertes par le numérique. La collection «Petites caméras», créée en 1997 avec Jacques Fansten, repose sur un principe simple : «Mettre du matériel amateur, une caméra numérique, entre les mains de réalisateurs confirmés pour voir si cette nouvelle instrumentation génère une facture différente et une création originale.» De fait, cinq réalisateurs se sont lancés dans l'aventure dont Claude Miller avec *La chambre des magiciennes*. «Chaque réalisateur pouvait répartir son budget comme il voulait. Claude Miller

tion de coquillages, une poignée par case, avec leur provenance en dessous, «Plage de Corse». Immédiatement, l'image de la crique cernée de falaises vient à l'esprit, baignée d'eau bleue et transparente. «En fait, certains coquillages viennent de Bretagne.»

Anne-Claire nous tromperait-elle ? «J'ai voulu prendre de la distance et ne pas me livrer entièrement. En y insérant de fausses collections, j'ai injecté quelques gouttes de fiction. La collection de nœuds, par exemple, n'existe pas dans son ensemble, certains ne sont que des images que j'ai glanées. Cela pose la question : où s'arrête et où commence la collection. Car si les objets ne m'appartiennent pas, j'ai quand même collecté les images et je les ai organisées comme le reste de mes objets.» Autre clic. Une collection de dates apparaît, où

chaque date est liée à un morceau de phrase, sélectionnez quelques dates et vous obtiendrez une phrase surprise, toujours différente puisqu'à un nombre de clics précis correspond un morceau de phrase distinct. Parfois, *Varia* inaugure une navigation sensible où le clic est superflu, où chaque mouvement modifie ce qui est à l'écran. Il suffit de passer sur une poignée de coquillages pour qu'elle soit remplacée par une autre : «J'ai voulu que les gens n'oublient pas que quoi qu'ils fassent, ils agissent. Je suis persuadée que chaque fois qu'on fait quelque chose, c'est pour se chercher et se découvrir. Chaque geste apporte une pierre à l'édifice, consciemment ou non. Une navigation sensible rend conscient que tout ce que nous faisons a un impact.»

Anh-Gaëlle Truong



Bruno Veysseyre

Freddy Buache, fondateur de la Cinémathèque suisse, qui dénonçait le premier jour du festival «la mauvaise qualité du cinéma actuel où plus il y a de moyens moins il y a de contenu», se ravisa dès les premières séances. Les films présentés au festival Henri Langlois l'ont «enchanté» et «rassuré» sur l'avenir de la création cinématographique.

Le site des RIHL : www.rihl.org. Vous y apprendrez que Florian Gallenberg, lauréat du prix de la mise en scène et du prix du public de l'édition 2000 a remporté l'Oscar du meilleur court-métrage.



Affinités graphiques

Les six Berbères sont douze sont des étudiants qui se destinent à la bande dessinée. Ils préfigurent un atelier commun et sèment nonchalamment leurs belles images

Par Astrid Deroost Photo Claude Pauquet



Le premier a dessiné l’affiche de la saison théâtrale 2001 d’Angoulême, le même a fabriqué de ses mains (et de nuit) dix-sept exemplaires d’un ouvrage original, les troisième et quatrième planchent sur un scénario en trois tomes, le cinquième intéresse un éditeur, le sixième “internète” des images... Tommy Gosselin, Samuel Stento, Charles Razack, Guillaume Trouillard, Aymeric Hainaux, Sébastien d’Abrigeon ont exposé, ensemble, lors du Festival international de la bande dessinée. *Les six Berbères sont douze* sont six. Etudiants (Ecole supérieure de l’image, Ecole des métiers du cinéma d’animation), ces garçons forcément jeu-

nes appliquent le nomadisme aux affinités graphiques. C’est dire que depuis trois ans, date de leur arrivée à Angoulême, leur cercle est tout à la fois restreint et illimité : «A une exception près (aujourd’hui convertie favorablement), nous sommes tous venus pour la bande dessinée. Nous remercions l’école de nous avoir rassemblés», Guillaume Trouillard, désigné porte-parole, s’arrête sur le mot intransigeance. La force du groupe est là. Dans cette volonté partagée de rester fidèles aux autres, à soi-même et au 9^e art. Les Berbères aux styles différents estiment Mattoti, Blutch, Breccia, De Crécy ou Trondheim, ne tiennent pas le figuratif pour obsolète, appré-



Ci-dessus de haut au bas,
dessins de Samuel Stento,
Guillaume Trouillard,
Aymeric Hainaux,
Sébastien d'Abrigeon.

Page de gauche
de haut en bas, le web
logo des 6 Berbères,
dessins de Tommy
Gosselin et de
Charles Razack.

www.6berberes.com

cient la picturalité, l'expressionnisme et souhaitent raconter des histoires vraiment personnelles. Manifeste implicite, leur rassemblement préfigure – sans urgence – un atelier d'artistes. «*Pour l'instant, à cause des cours, nous ne pouvons pas nous engager dans de gros projets, reconnaît Guillaume Trouillard. Mais nous avons vraiment envie de travailler ensemble. Cette année, nous souhaitons réunir toutes nos histoires dans un recueil collectif et le présenter, peut-être, lors du prochain festival.*» En attendant, les étudiants explorent le dessin animé, le multimédia ou décrochent des sélections aux concours Jeunes Talents du Festival international de la bande dessinée. Lors de la dernière manifestation, l'exposition Berbères a séduit l'œil du public, attiré par le bouche à oreille. En mai, Villeurbanne attend les Douze d'Angoulême pour une nouvelle démonstration. Quant au site web, appelé à grandir à l'infini, il est une autre porte commune ouverte sur le travail de chacun. ■



Claire Wendling publie dix ans de travaux aux éditions Le Cycliste et travaille sur deux projets de bande dessinée

Par Astrid Deroost Photo Claude Pauquet

Wendling

l'art en mouvement



Claire Wendling coule son imaginaire dans un médium, le quitte et le retrouve. S'insurge contre l'habitude funeste au créateur. A 33 ans, l'artiste installée en Charente a déjà signé une longue série de bande dessinée, fait de la recherche de personnages pour la Warner, et illustré, tout récemment, *Aphrodite* (1896) de Pierre Louÿs : «*Huile, crayon, informatique, j'ai fait appel à plusieurs techniques, explique-t-elle. Pour moi, la peinture à l'huile a autant de valeur qu'un dessin fait à l'ordinateur. Cela ne veut pas dire que tout est égal mais que je ne privilégie rien dans l'absolu. Cela évite l'enfermement.*»

Des travaux de Claire Wendling, issus, précisément, de différentes disciplines, sont aujourd'hui rassemblés dans *Drawers*. Et l'ouvrage, édité par les éditions bordelaises Le Cycliste, dévoile de très fécondes errances. «*Ma vie, mon œuvre*», s'amuse l'auteur qui fut, dès l'atelier de bande dessinée, invitée à publier. En 1989, Claire Wendling avait rejoint l'école des Beaux-Arts d'Angoulême (aujourd'hui Ecole supérieure de l'image) depuis deux ans lorsqu'un éditeur l'a entraînée dans une aventure d'images. Celle-là même que la jeune fille, d'abord destinée à la biologie, avait laissé grandir en elle.

De tout temps attirée par le dessin animé et par la bande dessinée – Mézières, Moebius, Cabanes, Battaglia... –, Claire Wendling a finalement choisi l'apprentissage du 9^e art. A Angoulême, les exercices de l'étudiante venue de Montpellier sont vite repérés. Al-phart Avenir dès 1989, elle participe à un ouvrage collectif d'illustrations, publie une histoire courte puis dessine, au rythme d'un ouvrage par an, *Les lumières de l'Amalou* d'après le scénario de Christophe Gibelin. Flamboyance du trait, fantastique du genre : le premier tome est récompensé à Angoulême, le quatrième à Lille. La série terminée, Claire Wendling part pour Los Angeles, appelée une fois encore, et touche du doigt son rêve de dessin animé : «*Les choses ne me viennent pas naturellement. J'ai toujours en-*





vie de faire ce qui me semble impossible. C'était pour moi l'occasion de sortir du milieu de la bande dessinée, je me sentais prisonnière d'une certaine façon de voir le monde.»

Passionnante et éprouvante expérience américaine. L'artiste se rappelle l'aspect collectif et fructueux de la création, dit son admiration pour les productions étrangères, innovantes et très cinématographiques. Puis elle évoque le retour, le travail de recherche pour l'illustration d'*Aphrodite* et l'envie retrouvée de faire de la bande dessinée. Claire Wendling a plusieurs projets en cours dont une fable et une œuvre-support de réflexion sur l'heroic fantasy, une histoire noire-fantastique pour adultes, une ébauche plus légère sur l'enfance... «*Je ressens plus de liberté dans le dessin, dans le croquis, reconnaît l'auteur. La bande dessinée est un art complexe, il faut obéir à beaucoup de règles, aller plus loin. Mais c'est l'art qui permet de faire exister un personnage, un monde... On approche du mouvement.*» ■

Ci-dessus et ci-contre, recherches pour Warner Bros et recherche pour *Aphrodite*.

En bas à droite, affiche.

Page de gauche en haut, croquis préparatoire pour une future BD (*Caillou Caillou*), à droite, recherche pour Warner Bros.

En bas à gauche, personnages pour le jeu de rôle *Shaan* chez Halloween Concept.



BIBLIOGRAPHIE

Drawers, Editions Le Cycliste, sorti en avant-première pour la dernière édition du festival de la bande dessinée, est aujourd'hui en librairie. *Aphrodite, volume III*, Pierre Louÿs, illustrations de Claire Wendling, éditions Les Humanoïdes Associés (2000).

Les lumières de l'Amalou, dessins Claire Wendling, scénario Christophe Gibelin, série en cinq albums : *Théo, Le pantin, Le village tordu, Gouals, Cendres*, éditions Delcourt (1990-1997), collection Conquistador. *Iguana Bay*, éditions Le Cycliste (1996).

Desk, éditions Delcourt. *Planches et dessins*, éditions Jour de Fête (1995). *Carmina et Vittorio*, dessins Claire Wendling, scénario Christophe Gibelin dans *Les enfants du Nil*, éditions Delcourt (1990).

LE LIVRE D'UNE ŒUVRE

«Dans le milieu de la bande dessinée, Claire Wendling est quelqu'un qui ne laisse pas indifférent. Elle impressionne. Elle est capable de passer de l'épure totale à une recherche complexe, à la peinture, par exemple sur le corps humain. Au festival d'Angoulême, des auteurs très expérimentés sont venus acheter *Drawers*.»

Pol Beauté, jeune éditeur à Bordeaux, présente avec conviction le troisième Dossier du Cycliste et parle d'ouvrage exceptionnel. «Ce n'est ni une monographie, ni une compilation d'œuvres déjà parues, mais un beau livre qui complète ce que l'on connaît d'un artiste.»

MILITANCE

Claire Wendling préside la Maison des auteurs, association née à Angoulême il y a quelques mois. «La bande dessinée ne s'est jamais aussi bien portée et pourtant beaucoup d'auteurs n'arrivent pas à vivre de leur art», dit-elle. La Maison des auteurs regroupe plus de 70 membres.

A noter que, par la volonté de Magelis, une bâtisse Maison des auteurs prend forme dans le centre d'Angoulême. Elle devrait ouvrir courant 2001. maisondesauteurs@arkadia.org



Protéger *le lucane cerf-volant*



Ce gros coléoptère si aisément reconnaissable était naguère des plus communs dans toutes les régions un tant soit peu boisées. Les temps changent. Les agressions contre la nature se succèdent et même la faune des insectes se raréfie. Le cerf-volant n'échappe pas à ce phénomène et il devient désormais plus rare, voire exceptionnel. Portrait de l'empereur de nos insectes

Par Philippe Azarias, Raphaël Gobin, Franck Plat

L*ucanus cervus* fait partie de l'ordre des coléoptères et de la famille des lucanidés. Des termes complexes pour un cousin des scarabées. L'insecte doit son nom à ses mandibules hypertrophiées rappelant les bois du cerf – inoffensives, sauf à se faire pincer – et au développement de sa tête. Les «pinces», emplies de poches d'air, sont aussi légères que résistantes. Le lucane est l'insecte le plus imposant de la faune entomologique européenne : certains mâles atteignant 6 à 8,5 centimètres. L'espèce présente un dimorphisme sexuel important : les femelles (40 mm environ) ont des mandibules courtes et une tête plus étroite que le thorax. Leur livrée est noire, mais acajou ou brune chez les mâles. Cette différence entre les sexes explique le caractère encore plus spectaculaire des rarissimes spécimens gynandromorphes¹. Quel est son cycle de développement ? Les adultes émergent des loges nymphales aux premières grandes chaleurs (juin-juillet). Les périodes chaudes faisant suite à une période de fraîcheur sont probablement à l'origine des éclosions massives et localisées que l'on peut – ou que l'on a pu – voir.

Il faut dire que c'est surtout le mâle qui attire l'attention, lorsque, la nuit tombant, il quitte son refuge diurne que constituent la cime et le tronc des arbres. Il attire l'attention de l'œil bien sûr, mais aussi de l'ouïe, puisqu'on peut l'entendre voler, d'un vol lourd, pesant, sonore. Ce géant des insectes, médiocre voilier, tourne alors au crépuscule dans l'air chaud, le corps vertical, les élytres relevées pour laisser sortir ses ailes membraneuses, probablement en quête de femelles. Lorsque d'aventure deux mâles se rencontrent sur un tronc, ils peuvent engager un combat en s'enserrant avec leurs mandibules. Cette étreinte n'est jamais meurtrière : l'enjeu est de faire tomber le rival de l'arbre.

La femelle, plus discrète, vole rarement. On la découvre sur des souches ou des chemins forestiers. Elle peut émettre un petit bruit, induit par la mobilisation de ses segments abdominaux, et dont la signification reste inconnue. Le lucane se nourrit de sécrétions végétales (écoulements de sève, blessures d'arbres).

La femelle pond dans les souches d'arbres morts ou dans le terreau d'arbres sénescents, surtout de feuillus, avec une préférence pour les chênes. La larve, en fait un gros «ver blanc», se nourrit du bois mort ou presque plusieurs (quatre à six) années durant, jusqu'à atteindre dix centimètres de longueur pour un poids de 20 à 30 grammes. La nymphose a lieu en automne et l'émergence en début de l'été suivant.

Le lucane joue un rôle considérable dans la décomposition du bois en milieu forestier et bocager. On a pu observer plusieurs centaines de larves dans une seule grosse souche et dans le terreau avoisinant. La taille de l'imago, entendons de l'insecte «parfait», apte à se reproduire, est liée à la qualité de la nourriture de la larve et aux conditions climatiques. De ce fait, tous les lucanes n'atteignent pas une dimension impressionnante : certains mâles font figure de nains, atteignant à peine quatre ou cinq centimètres !

Le cerf-volant constitue l'une des figures emblématiques et populaires du monde des insectes (en

1. Le lecteur intéressé pourra en trouver une représentation à l'adresse suivante : <http://www.entomologi.no/Insekt-Nytt/1997-1/gyandromorfEikhjort.htm>



témoignent ses nombreuses appellations vernaculaires, de «cornard» par exemple en Poitou). Pourtant, il se raréfie : autrefois répandu partout en Europe, il décline dans le nord (Angleterre, Pays-Bas, Suède, Allemagne) et est éteint au Danemark. En Poitou-Charentes, il reste fréquent². On peut le voir dans la vallée du Clain ou de la Boivre, aux abords du centre-ville de Poitiers.

POURQUOI ET COMMENT PROTÉGER LE CERF-VOLANT ?

L'espèce est inscrite à l'annexe 2a de la Directive européenne «Habitats-Faune-Flore», annexe qui désigne des «*espèces animales d'intérêt communautaire dont la conservation nécessite la désignation de Zones spéciales de conservation*»³. Il importe donc de noter les observations qui peuvent être faites sur sa répartition, car ce statut constitue un argument juridique opposable à des projets d'arrachage de haies, de remembrement destructeur, de mise en andains des souches après coupe rase en forêt, de déboisement de massifs hantés par cette espèce spectaculaire.

La destruction de son habitat fait diminuer en densité et fragmente ses colonies, ce qui constitue un autre danger, celui de limiter les brassages génétiques de populations qui deviennent plus confinées. Le cerf-volant était connu jadis pour donner lieu à des vols en masse : certains individus, entraînés par les courants aériens ou, simplement volant plus longtemps et plus loin, parti-

cipaient au métissage de gènes de populations éloignées, mais ce phénomène n'a plus été observé récemment. Pour notre région, il serait intéressant de savoir si toutes les populations restent en connexion les unes avec les autres, si l'espèce est devenue absente de certains secteurs.

La protection du lucane passe par la conservation des vieux arbres et par le maintien des zones bocagères. Elle impose une gestion des milieux respectueuse de la biodiversité, et un moindre zèle à détruire les habitats sous prétexte d'«entretien» de la nature. Le seul fait d'arracher puis de brûler des souches porte atteinte à l'équilibre de cette espèce comme de tant d'autres. Sa défense peut servir les innombrables invertébrés xylophages moins spectaculaires. La remise en exploitation de taillis sous-futaie est favorable au lucane comme à certains coléoptères forestiers (capricornes, buprestes, etc.)⁴. Vienne-Nature et l'Espace Réaumur (Poitiers) s'engagent dans la protection de l'entomofaune. L'édition d'une affiche et de cartes postales l'an passé est suivie d'une journée de sensibilisation, le 19 mai. Il s'agit de mener une enquête sur la situation du lucane dans la région puis de promouvoir une information de sensibilisation à la protection d'un patrimoine vivant plus fragile qu'on ne l'imagine : la biodiversité entomologique. ■

vienne.nature@wanadoo.fr
Espace 10, ZI de la République, Poitiers. 05 49 88 99 04

esp_reau@club-internet.fr
75, chemin de la Grotte à Calvin, Poitiers 05 49 45 22 60

2. <http://natura2000.environnement.gouv.fr/especes/ESP76.html>

3. Helsdingen, Willems, Speight (1996) Background information on invertebrates of the Habitats Directive and Bern Convention. Part 1 - Crustacea, Coleoptera and Lepidoptera. Council of Europe, *Nature and Environnement* n° 79, 217 pages.

4. Barbalat, S et Gétaz D. (1999) Influence de la remise en exploitation de taillis-sous-futaie sur la faune entomologique. *Journal forestier suisse*, 150, 11.



Ceci est mon testament.
J'ai cherché Dieu sans le
trouver.

* Que ceux qui veulent
penser à moi le fassent avec
les moyens qui leur sont
propres. Ils trouveront toujours
mon esprit quelque part.
Aubique disait Jean Cocteau

" Je teste avec vous. "

Daniel Reynaud.

Barbezieux 19 août 1998

La Charente *est un poème*

A l'aube du nouveau millénaire, le poète

Daniel Reynaud est entré «en éternité».

Il est «encièlé» dans le village de Saint-Simon

bordé par le fleuve Charente, son «minissipi», qui

irrigue son œuvre et colore indéfiniment le pays du

«bleu» que le poète a révélé «charente»

Entretien Xavier Person Photos Jean-Luc Terradillos



Poète, «écrivitrier», comme il aimait à se définir, Daniel Reynaud avait fait de la Charente sa géographie intime, le lieu par excellence de son écriture.

Depuis son premier recueil, *Le Cœur vendangé*, paru en 1958 à la Tour de Feu qu'animait Pierre Boujut, le célèbre «poète tonnelier» de Jarnac, il n'avait cessé de chercher les mots les plus justes, la musique la plus douce à ses vers, pour dire l'émotion considérable que font naître en lui les paysages, la terre de son enfance, les gens de son pays, sa lumière si particulière et son silence.

Très peu d'entretiens avec Daniel Reynaud ont été publiés. Nous reproduisons ici celui qu'il nous avait accordé à Barbezieux, au cours de l'été 1995 (publié dans *L'Actualité* n° 30).

A Barbezieux, sous le plein ciel de juillet, il fallait entendre la voix rêveuse de Daniel Reynaud. «C'est un poète comme on croit en nos rêves d'enfance que sont les poètes», dit de lui Robert Marteau. La neige ce jour-là recouvrait tout, et le ciel de Charente était d'un bleu que nul n'avait jamais vu. Le jardin de l'enfance était plein de transparences stupéfiantes. Un fleuve, non loin de là, coulait avec une incroyable lenteur, dans un silence dont seul le poète avait soupçonné l'existence.

L'Actualité. – Daniel Reynaud, qu'est-ce que ce «bleu charente» qui semble si essentiel à vos yeux ?

Daniel Reynaud. – C'est un concept que je suis heureux d'avoir proposé. C'est très variable. Cela dépend des saisons. C'est un mélange entre de nombreuses nuances de bleu, à quoi s'ajouterait comme de la verveine, un mixte de vert et de bleu. C'est chaque jour différent. Cela pourrait ressembler au bleu toscan, à celui des peintres florentins, Fra Angelico, Cimabue. Un des ces bleus où les anges apparaissent.

Mais je crois qu'aucun peintre n'aura su vraiment ce qu'il est, de quoi il est fait. Peut-être Nicolas de Staël aurait-il été capable d'approcher cette vibration si particulière. Ou de grands aquarellistes. Je pense à Turner où on trouve des bleus approchant, à la limite du gris, à Corot, aussi. Mais c'est quelque chose de toujours différent. Les très riches heures du quotidien lui font de perpétuelles métamorphoses. Et parfois l'envahissent ces gros nuages lourds que j'évoque dans *Feu à volonté*, venus de la mer : «*Race de ciel, de silex et d'écume...*»

Le ciel, c'est aussi son reflet dans la Charente.

C'est une image qui marche la tête en bas. La Charente, c'est pour moi (il récite) :



*La plus que lente la rêveuse aux yeux ouverts
s'invente des raisons d'avoir à convoier
le souvenir des arbres vers la mer
Elle est couchée dans les draps des saisons
et le ciel de son lit boit le lait des planètes
Parfois en amont du poignet des jeunes filles
un enfant d'elle bleu chemine jusqu'au cœur*

Le départ de ce poème m'a été inspiré par les indications techniques portées par Debussy pour *Les miroirs d'eau*, une de ses pièces pour piano : «plus que lent». Je crois que ce poème, c'est ce que j'ai dit de plus global, de plus permanent.

Approcherai-je un jour plus près de cette cadence de la Charente ? La découverte de ce fleuve fut pour moi une expérience fondamentale. C'est sur son bord que je suis né à l'écriture, à Saint-Simon, lorsque à l'âge de dix-neuf ans j'y rejoignais les extraordinaires congrès de la revue *La Tour de Feu* qu'animait Pierre Boujut, le fabuleux poète tonnelier de Jarnac. Trois ans plus tard, à l'issue de mon service militaire que j'effectuai pour partie en Algérie, je passais trois mois de rêve dans ce même Saint-Simon, à ne m'occuper que de pêche, de braconnage, de sommeil, d'écriture et d'amour. C'est alors que je rencontrai un personnage qui a beaucoup compté pour moi : Gaston Beaumard, un vieux maçon et tailleur de pierre qui dans son enfance a connu l'époque des gabares. Un homme

du fleuve fabuleux. C'est pour lui que j'ai écrit les *Litanies de la Charente*.

**Quai
de Saint-Simon
sur Charente**

Qu'est-ce qui vous fascine tant dans cette époque des gabares ?

C'est toute la contradiction charentaise, entre son attachement à la terre et son appel du grand large. Grâce à elles, les paysans les plus enracinés tout à coup voyagent très loin, d'Angoulême à Rochefort et jusque sur les îles pour y récupérer du charbon qui vient d'Ecosse, et du bois.

C'est l'alliance du fixe et du mouvant, un constant aller et retour sur le fleuve. Dans un village comme Saint-Simon, les habitants étaient devenus plus marins que terriens. Et il existe dans la tradition gabarière une indépendance d'esprit phénoménale, un fort esprit de résistance. On se souvient de la révolte des femmes haleuses de gabares au XVIII^e siècle, due au fait qu'alors les premiers bouviers commençaient à remplacer les humains.

Il n'existe pas de grands récits de gabariers. Deux ou trois livres de bord seulement ont été retrouvés. Ne restait que la tradition orale. Mais les derniers témoins sont morts il y a dix ou quinze ans.

Avez-vous souhaité vous faire leur porte-parole ?

Non. Il ne s'agit que d'essayer de comprendre comment a pu naître de la beauté. *«Dans nos té-*



«*Fanfare de noce aux monogrammes avec petit balayeur de cœurs*», dessin de Pierre Bugeant colorié en 1990 par Daniel Reynaud.

BIBLIOGRAPHIE

Editions de la Tour de Feu :
Le Cœur vendangé, 1958

Le Braconnier de soi-même, 1960

Editions de la revue Promesse :

Feu à volonté, 1962

Editions Commune Mesure :

Le Temps écoute, 1975

Plusieurs nautés et quelques écritures enceintes, 1983

Profil songeur de la Charente, 1995

Portraits pour traits, 2000

Editions Hautécriture :

Pourriture noble, 1987

Editions Rumeur des Ages :

Enfantissimes, 1990

Petites proses sans épines, 1991

L'Enfance au bord des mots, 1991

Tous les livres de Daniel Reynaud sont épuisés, sauf le dernier, *Portraits pour traits*, aux éditions Commune Mesure (16, rue Sauffroy 75017 Paris).

Daniel Reynaud laissait souvent des textes chez les amis. Ses filles, Eve et Ophélie, tentent de réunir ces écrits épars. «Ces textes, disent-elles, il les donnait, il appréciait le fait qu'ils accompagnent ceux qui les avaient inspirés. Il aimait aussi, sans doute, l'idée que sa poésie soit discrètement proliférante.»

Et de préciser : «Daniel n'a jamais pensé les choses en terme d'exclusivité, il écrivait pour ceux qu'il aimait, afin de communiquer la conscience aiguë qu'il avait des choses et du monde.» C'est pourquoi elles demandent à ceux qui possèdent des textes de les conserver et d'envoyer une photocopie à Eve Reynaud, 3, rue Voltaire 17000 La Rochelle.

nèbres, il n'y a pas une place pour la beauté, toute la place est pour la beauté.» C'est ce qu'écrivit René Char. Je ne peux rien dire de plus.

Dans vos *Litanies de la Charente*, vous évoquez à propos de ce fleuve un «Minissippi ombilical».

C'est l'enfance, et même l'arrière-enfance. C'est la découverte de l'écriture. C'est une certaine qualité de l'air. Cette couleur du ciel. Quand j'arrive de Poitiers, il y a un moment où je me dis «ça y est, j'y suis». Ça ne s'explique pas. C'est un *feeling* que je n'ai jamais éprouvé nulle part ailleurs. Là, je suis chez moi :

On m'encière

dans ta terre

couleur de l'âge du sommeil

Le ciel, le paysage reflétés à la surface de la Charente font un territoire immatériel.

Peut-être tout cela me ramène-t-il à l'idée de mon âme. A ce grand point d'introspection pour moi. Ce n'est pas une quête mystique cependant. C'est le simple fait qu'il n'y a plus de séparation entre le ciel et la terre. On peut faire des images du fleuve où tout s'inverse.

N'est-on pas forcément un ange, là où le ciel prend la place de la terre ?

Oui. Un ange dont les ailes sont bleues. Mais pas tout le monde. Il faut peut-être avoir une propension à cela. Il est un concept des surréalistes que j'aime beaucoup : «les grands transparents». Certains peuvent le devenir. Je vous renvoie à la dédicace de mon *Pourriture noble* : «A Jean mon père entré en transparence le 19 janvier 1986.» La Charente, je crois qu'elle peut nous aider à entrer en transparence, à être dans une plus grande clarté. Les meilleurs d'entre nous auront eu une qualité essentielle : l'humilité. J'allais dire : l'humidité. L'humble humidité ! Quelque chose comme ça. Comme cette lenteur du fleuve, cette proverbiale lenteur charentaise. Le vrai charentais n'est pas un baratineur. Il peut se taire longtemps.

Lorsqu'à Saint-Simon j'ai lu *L'Eau et les Rêves* de Gaston Bachelard, il m'a semblé que je comprenais tout. Cette fantasmagorie de l'eau. Cette insistance. Ce mélange de sagesse et de folie sous l'apparence d'un si grand calme. Oui, il y a bien cette opposition des contraires, entre lesquels le fleuve trace une frontière, établissant un équilibre.

Ce silence du fleuve, n'est-ce pas à sa hauteur que vous rêvez que vos poèmes se portent ?

Il faudrait ne pas déranger le silence. La Charente est un tel territoire d'équilibre qu'on ne peut pas, ici, écrire n'importe quoi. Lisez Loti, Dominique de Fromentin, Claire de Chardonne, *Pourquoi chantent les oiseaux* de Delamain. De pures

merveilles d'écriture. Tous les poètes de *La Tour de Feu* s'étaient réunis dans un numéro intitulé *L'Alliance des villages* pour une célébration de Saint-Simon. Je vous en conseille la lecture.

C'est grâce à cette humilité que vous avez pu écrire, dans *Pourriture noble, un Eloge de la pomme de terre, une Liturgie du chardon ou un Portrait du l'ortie*.

Le titre de ce recueil aurait pu être «Les végétaux inutiles». Ces plantes, ce sont mes petites sœurs à moi, mon herbier de liberté.

Vous avez aussi un bestiaire très personnel.

J'ai écrit un livre pour enfants qui s'appelle *Les Enfantissimes*. Cet imaginaire est lié à mon enfance barbezilienne.

Mon arrière-grand-père, père adoptif de ma grand-mère maternelle, a été une figure marquante pour moi. C'était un conteur extraordinaire. Une force de la nature, régnant en maître sur un très grand petit jardin. Un homme d'une bonté étonnante.

Je pense au vers d'Apollinaire : «*Bonté, contrée énorme où tout se tait.*» Oui, c'était dans l'infinie bonté de cet homme un très vaste pays de silence. Un territoire où tout se taisant, tout allait pouvoir être dit.

Arbres j'aime votre bonté

Sous vos gestes de sentinelles

Oh vos douceurs de tourterelles

Votre confiance illimitée

Vous écrivez cela dans *Le Cœur vendangé*.

Oui, c'est la même bonté. La bonté des aïeux, la foi ardente de ma grand-mère maternelle, de ma mère, leur générosité. C'est par elle que des choses se transmettent. C'est un retour au sens premier du mot «pédagogie», qui étymologiquement signifie «voyage». C'est à travers l'immobilité l'obligation d'avoir à bouger.

Votre recueil qui vient de paraître s'intitule *Profil songeur de la Charente*.

Je voudrais que ce soit le départ de quelque chose. J'y vois comme une écriture enceinte pour l'instant, une première gabare de l'écriture. Je pourrais citer Tristan Corbière : «*Je suis un mélange adultère de tout.*» Je rêve pour mes livres à venir d'un mélange de bleu charente, de souvenirs d'enfance, de gabares, des récits du grand-père, de mon amitié avec ce peintre génial qu'était Aristide Caillaud, de rats-laveurs pourquoi pas ? Je voudrais que ce soit comme une descente du fleuve. Avec une rigueur et une cohérence parfaite. Je voudrais m'y trouver comme au bord de la rivière. Et que s'impose une mesure à ce qui

n'est pas mesurable. Je voudrais écrire dans un formidable effort de mémoire, de volonté, d'amour. Mettre un peu d'ordre.

A quoi ressemblerait votre poème idéal ?

A celui que je vais écrire demain ! Ce serait une fulguration. Une fulguration lente. Yves Bonnefoy dit du poète qu'il est un «sismographe appliqué». Ce serait comme un apprentissage du terrorisme dans l'écriture mesurée, comme cette déflagration chère aux surréalistes. Mais un terrorisme fraternel. Regardez (il montre trois bougainvillées qui, dans le jardin de la maison de Barbezieux, sont contre un mur blanc). Celui du milieu ne fleurit jamais alors que les deux de chaque côté sont en fleurs. Le lavis du plus grand peintre ne parviendrait pas à reproduire l'entremêlement de ses branches, la forme de son feuillage, la couleur de ses bois. Et l'espace du jardin est celui-là même de l'enfance. Il est habité par de multiples transparences. Là, par exemple, je



me souviens que je posai pour une photographie de communion. C'est une superposition de nombreuses strates de mémoire. Une multiplicité d'empreintes. C'est comme un poème. Il s'inscrit dans les deux mouvements qu'implique le verbe «emprunter». Car ce qu'il a emprunté, il doit le restituer augmenté. Comme le dit Char : «*Dans mon pays, ce qu'on emprunte ne doit se rendre qu'augmenté.*» C'est en ce sens que je considère la poésie comme la seule forme d'écriture capable de nous donner, non pas des leçons, mais *leçon*. Une leçon de morale, dans le sens plein du terme. ■





Les îles

L'exposition du Muséum national d'histoire naturelle présentée à l'Espace Mendès France à partir du 2 mai nous fournit l'occasion de réaliser un dossier sur ce thème en focalisant sur les îles de Poitou-Charentes, Ré, Aix, Madame et Oléron. De multiples facettes sont abordées, en commençant par l'analyse de l'historien Dominique Guillemet, qui a étudié les îles de l'Ouest français et qui nous explique comment se sont forgés des sentiments d'insularité. L'académicien Jean-François Deniau, qui rend hommage à l'île Madame dans son dernier roman, nous donne sa vision des îles et de la mer. Le point de vue des îliens est exprimé au travers du reportage sur l'île d'Aix.

La recherche scientifique liée au milieu marin est importante dans notre région et régulièrement traitée dans nos pages. Ce dossier présente les travaux de deux chercheurs du Centre littoral de géophysique de l'Université de La Rochelle sur des thèmes fondamentaux et d'actualité : l'ensablement du littoral et les variations du niveau de la mer. Sans oublier le Centre d'études biologiques de Chizé, dont l'une des spécialités est d'étudier les populations animales dans les zones désertiques des terres australes.

L'insularité traditionnelle *dans l'Ouest français*

«L'île présuppose le continent», affirme Dominique Guillemet, qui fait l'histoire des îles atlantiques et explique comment s'est forgé le sentiment d'insularité

Entretien **Boris Lutanie** Photo **Bruno Veysset**



Dominique Guillemet est maître de conférences d'histoire moderne à l'Université de Poitiers et membre du Groupe d'études et de recherches historiques du Centre-Ouest atlantique (Gerhico). Nous avons publié un entretien avec cet historien sur la géohistoire et la notion de pays (*L'Actualité* n° 44, avril 1999). Ses recherches sur les îles de l'Ouest ont motivé une nouvelle rencontre.

L'Actualité. – D'où vient votre intérêt pour les milieux insulaires ?

Dominique Guillemet. – Comme souvent, le choix d'un sujet de recherche est le produit de rencontres, parfois fortuites. Il y a un quart de siècle, Alain Croix, aujourd'hui professeur à l'Université de Rennes II, m'a suggéré de choisir Belle-Ile-en-Mer comme sujet d'étude. Les sources historiques, réparties à Paris et dans tout l'Ouest français, étaient d'une telle richesse que j'ai consacré une décennie et ma thèse à l'histoire des paysages et des hommes qui les avaient construits entre le XIII^e et le XVIII^e siècle. J'ai ensuite élargi cette réflexion aux îles et au littoral de l'Ouest français ainsi qu'à quelques îles de la côte américaine. En effet, s'il existait un certain nombre de recherches en histoire maritime, axées sur le commerce ou l'histoire militaire, sur La Rochelle ou Rochefort pour prendre un exemple en Centre-Ouest, l'histoire du littoral (des pêcheurs et des naufragés, des sauniers ou des femmes de marins...) était, quant à elle, assez peu fréquentée dans les années 80. Nous étions très peu de chercheurs à travailler sur le rapport entre les hommes et la mer, et il était donc intéressant de creuser des pistes encore en friches. Rajoutez à cela un attachement profond à la côte saintongeaise...

Les îles bénéficient-elles d'un regain d'intérêt de la part de la communauté scientifique ?

Oui, mais il faut l'insérer dans une demande plus large, prolongeant le tourisme littoral né au XIX^e siècle. Aux départs de charters vers les Antilles répondent les autobus bondés de Belle-Ile-en-Mer, les pistes cyclables encombrées de Ré, les rendez-vous estivaux des plaisanciers venus passer quelques heures sur l'île Dumet ou à Cordouan, les importantes «processions» sur l'estran attirées par la pêche à pied les jours de grandes marées dans l'archipel de Chausey ou à l'île Madame. Le tourisme littoral, doublé par Thalassa ou les magazines de voyages, renforce la connaissance des îles, diffuse à la fois une vision des îles souvent stéréotypée et un souci écologique de défense d'un environnement menacé à la fois par la disparition d'activités traditionnelles et la surfréquentation touristique. Les demandes de diagnostic face aux

mutations accélérées depuis trente ans et le nombre des enseignants-chercheurs et des étudiants intéressés par ces sujets aboutissent de fait à une multiplication des études scientifiques sur les îles, par des historiens mais aussi des géographes, des juristes ou des ethnologues.

Votre recherche dépasse le cadre strict de l'analyse historique. Vous abordez l'île sous de multiples aspects : démographique, administratif, culturel, politique, économique... Est-ce la tentation d'une «histoire totale» ?

Votre question oppose en fait deux ou trois façons d'écrire l'histoire qu'il faut expliciter. Ce que vous



appelez le «cadre strict de l'analyse historique» renvoie implicitement à ce qu'a été longtemps l'histoire, une mise en forme chronologique, événementielle et plutôt politique. Beaucoup de livres de vulgarisation – y compris sur les îles – s'en tiennent encore à cette conception positiviste, née au XIX^e siècle, qui n'est pas la mienne. Je me reconnais au contraire mieux dans l'héritage de ce qu'on appelle l'école des Annales, née dans les années 1920/1930, où tout est objet d'histoire, sans hiérarchie de valeur a priori : le paysage, l'économie, la société, les faits culturels..., les objets quotidiens comme les mentalités. J'ai donc tenté tout naturellement d'étudier les insulaires sous chacun de ces angles, en essayant de comprendre les articulations entre les différents niveaux et les moteurs internes et externes des transformations

Page de gauche : cette carte réalisée vers 1576 par Pierre Rogier, seigneur de Migné, est considérée comme la première carte du Poitou. (Médiathèque de Poitiers)

Le piège de l'île comme objet d'étude, c'est qu'elle est justement un territoire fini, et qu'on a tendance à penser qu'on va pouvoir en construire une histoire totale, comme on en fait le tour à pied. Histoire globale à laquelle ont justement renoncé les successeurs des fondateurs de l'école des Annales, tellement les champs d'investigation étaient vastes à l'heure où les grands paradigmes tels le marxisme et le structuralisme montraient leurs limites. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les îles sont des lieux que concernent énormément d'archives, ce qui fait qu'aujourd'hui personne n'est en mesure d'épuiser l'ensemble de ces données. Des pans entiers

«CES PAYSAGES EN GRANDE PARTIE NÉS AU MOYEN AGE SONT LES FONDEMENTS DE CEUX QUE NOUS VOYONS PEU À PEU DISPARAÎTRE AU COURS DU XX^e SIÈCLE. LES TROIS QUARTS DES SALINES RÉTAISES DISPARAISSENT ENTRE 1866 ET 1951»

de l'histoire d'îles comme Oléron ou Noirmoutier nous échappent encore, malgré le travail des associations et des chercheurs qui s'y trouvent. Ceci étant, en intégrant dans des recherches personnelles forcément plus ponctuelles ce qui avait été produit par des centaines d'érudits depuis plus de deux siècles, j'ai essayé d'élaborer une grille de lecture historique des sociétés insulaires la plus totale possible, donnant à lire dans la longue durée chaque île et le littoral comme des systèmes où sont interdépendants chacun des éléments (paysages, sociétés, mentalités...) et en pointant les trop nombreuses pistes encore en friches.

Vous procédez à un découpage historique en commençant votre étude au Moyen Âge, pour finir à la Révolution. Cette vaste période constitue-t-elle une entité temporelle spécifique ?

Il fallait commencer cette étude au Moyen Âge, vers les XI^e et XII^e siècles. C'est, en effet, à cette époque que se mettent en place des paysages et des sociétés de très longue durée. Ce point de départ est souvent marqué par la colonisation et un peuplement plus massif des îles, et se traduit par la création de nouveaux paysages où la forêt régresse – voire disparaît – pour laisser place aux activités agricoles des céréaliculteurs, viticulteurs et autres sauniers. Ces paysages en grande partie nés au Moyen Âge sont les fondements de ceux que nous voyons peu à peu disparaître au cours du XX^e siècle. Les trois quarts des salines rétaises disparaissent entre 1866 et 1951. A Belle-Ile, le mitage et la dispersion des résidences secondaires détruisent aujourd'hui une géographie de l'ha-

bitat multiséculaire. Une histoire paysagère millénaire pouvait donc être envisagée. Cependant, à partir des XVI^e et XVII^e siècles, et surtout au XVIII^e siècle, certaines activités maritimes commencent à transformer les sociétés insulaires, telle la pêche à la sardine puis au thon, le cabotage, l'embarquement sur les vaisseaux de commerce ou de guerre.

Cette «maritimisation» s'accroît une fois la paix revenue après 1815 et on atteint au milieu du XIX^e siècle l'apogée démographique des îles avec environ 67 000 insulaires.

Cet essor est accompagné de transformations techniques et socioéconomiques de toutes sortes (apparition des conserveries, des chemins de fer – parfois même insulaires – qui emportent le poisson vers les sociétés urbaines dont la consommation augmente, du bateau à moteur...). Au-delà des permanences, par ces nouveautés, le XIX^e siècle et le début du XX^e siècle méritaient un autre livre. J'en suis resté aux sociétés dites traditionnelles, d'avant la révolution industrielle.

Quels sont les critères déterminant la typologie des îles ?

Parmi les 1 260 îles et îlots de la côte française, et même parmi les seize grandes îles de l'Ouest étudiées, il y a effectivement île et île. Des critères de taille, d'éloignement du continent, de morphologie et d'altitude font qu'il y en a rarement deux pareilles, et ils y définissent par exemple différemment le rapport de l'homme à la mer. Paradoxalement, l'homme tourne souvent le dos à la mer parce qu'elle apporte l'ennemi, la tempête... mais ce n'est pas vécu de la même façon dans une île haute à falaises et dans une île basse sableuse sujette à inondations. Il y a bien sûr aussi des différences administratives ou culturelles non négligeables entre les îles bretonnes et picto-charentaises. Mais ce qui différencie véritablement les îles, c'est l'évolution de leurs sociétés sur plusieurs siècles, et faire leur histoire c'est plus pointer ces grandes ruptures que de savoir si Henri IV est venu dans l'île de Ré. Certaines d'entre elles vont demeurer, globalement, des îles de paysans, alors que d'autres vont développer des activités maritimes. La typologie des îles s'articule autour de cette rencontre entre deux activités concurrentes, entre la terre et la mer. Noirmoutier, Ré, Oléron ou Belle-Ile sont des îles agricoles, selon les cas, du sel, de la vigne, du blé et de l'élevage. La pêche peut y rester saisonnière : les paysans-pêcheurs de Belle-Ile-en-Mer restent longtemps des paysans, pêchant l'été et maintenant leur activité agricole. A partir de la fin du XVI^e et surtout au XVIII^e siècle, l'opportunité d'activités maritimes a cependant multiplié les gens

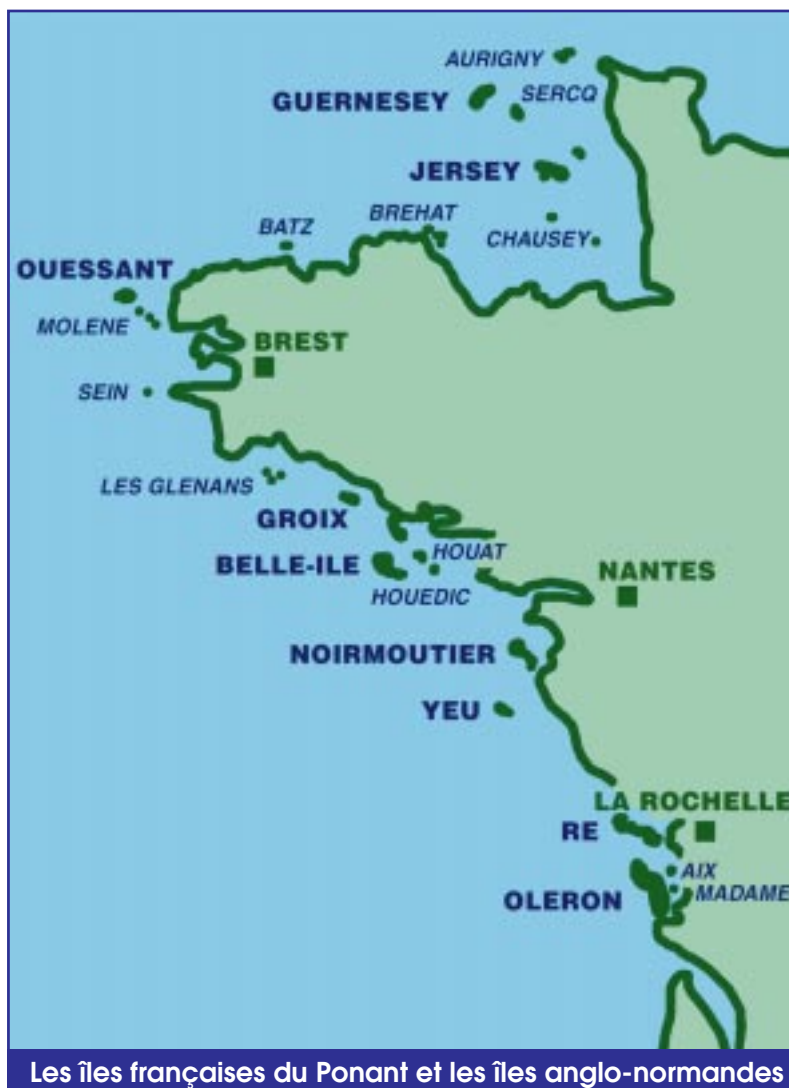
de mer dans certaines îles comme l'île de Bréhat, l'île d'Yeu, Ouessant ou les îles «de capitaines» du Morbihan.

Votre livre insiste sur une relation indissoluble : «L'île présuppose le continent». De quelle nature est cette relation ?

Cette phrase doit être interprétée à différents niveaux. N'oublions pas d'abord que les îles françaises datent d'une époque relativement récente, il y a souvent moins de 5 000 ans. Au début de l'ère préhistorique, ces îles n'existaient pas. D'un point de vue strictement géographique, ces îles dites «continentales» ne sont qu'un prolongement du littoral. «L'île présuppose le continent» ensuite parce que ces îles sont peuplées par des populations venues du continent proche. On assiste au Moyen Âge à des phases de migrations volontaires, de colonisations par les seigneurs. À l'historien et à l'ethnologue de dire si la rupture marine a défini des types de sociétés spécifiques ou, au contraire, si ces populations sont globalement identiques aux populations continentales. Enfin ces îles peuvent avoir besoin du continent, ponctuellement ou structurellement, dans la mesure où elles ne sont jamais pleinement autosuffisantes ni fermées sur elles-mêmes. Toutes – et pas seulement les plus petites – ont besoin de produits qu'elles ne fabriquent pas et souvent, à l'inverse, doivent impérativement vendre leurs productions. Certaines, comme l'île de Ré, ont été colonisées pour vendre du sel et du vin, et leurs seigneurs ou leurs marchands vendent au littoral tout entier, de la Méditerranée jusqu'à l'Europe du nord-ouest. Dès le milieu du Moyen Âge, ces îles sont ancrées dans des circuits économiques à l'échelle du pays, voire de toute l'Europe. Il ne faut surtout pas voir ces îles comme des micro-territoires isolés de tout. Même Sein ne peut vivre sans la vente de son poisson.

Est-il possible d'esquisser une théorie de l'identité insulaire ?

C'est quasi impossible pour des périodes où il n'y a pas de sources orales, mêmes transcrites, avec des populations très diverses, pauvres, analphabètes, qui n'ont pratiquement pas laissé de traces de leur sentiment d'île. Avant le XIX^e siècle, on peut néanmoins identifier des formes d'«insularisme», des comportements socio-politiques dans lesquels on peut lire la conséquence de l'insularité. Le meilleur exemple en est l'affirmation politique de la société insulaire face aux autres pouvoirs, en particulier celui de l'Etat lorsqu'il en menace les privilèges. Comme la Corse aujourd'hui, les îles du Ponant ont bénéficié de privilèges fiscaux importants, ne payant pas ou payant peu les princi-



aux impôts de l'Etat jusqu'à la Révolution, voire après. L'Etat ménageait en effet les îles parce qu'il avait besoin qu'elles soient peuplées pour dissuader les descentes ennemies et parce qu'elles étaient également des lieux de recrutement de gens de mer pour la marine royale. Mais que les hommes du roi oublient l'intérêt stratégique des îles pour la frontière marine et veuillent par rapacité les aligner sur la fiscalité continentale, et l'on voit alors, à Ouessant et dans l'île de Ré en particulier, les femmes manifester, parfois en recourant à la violence, face aux agents de l'Etat, pour la défense des privilèges communs. De ce point de vue, la Révolution a fait entrer la quasi-totalité des îles de l'Ouest dans le régime commun, unifiant la frontière fiscale.

Dans l'imaginaire régional, on a souvent tendance à associer les îles d'Aix, Ré et Oléron. Ce triumvirat revêt-il un statut particulier parmi les îles que vous avez étudiées ?

Les îles du sud, Noirmoutier, Ré, Oléron et Aix, se caractérisent par leur relative grandeur (à l'exception de cette dernière), par leur proximité continentale et par des données climatiques permet-

tant des activités qui n'existaient pas ailleurs. Les marais salants et la viticulture, entre autres, font que ces sociétés et ces économies se sont longtemps ressemblées jusqu'au XVIII^e siècle, même si d'indéniables différences les séparent aussi. Noirmoutier, Ré et Oléron sont un peu des îles sœurs. Ceci étant, les îles de Ré, d'Oléron et d'Aix étaient beaucoup plus importantes aux yeux de la monarchie. Une des spécificités des sociétés insulaires tient en effet, outre le rapport à la terre et à la mer, au poids de la guerre, et l'action de l'Etat est un indéniable facteur de différenciation insulaire. Le littoral représente une frontière en permanence menacée par les pirates puis les marines des Etats – espagnol, hollandais puis

«NOS ÎLES-PATRIMOINES DOIVENT-ELLES MOURIR, SELON LES CAS, DE LEUR ÉLOIGNEMENT, DE LA BANALISATION DE LEURS ESPACES ET MODES DE VIE, OU DEVENIR PAR UN JEU INVERSE MAIS AUSSI PERVERS DES ÎLES-MUSÉES OU DES ÎLES-GHETTOS POUR CADRES AISÉS VOIRE MILLIARDAIRES, COMME À NANTUCKET AUX ETATS-UNIS ?»

anglais – à partir du XVI^e siècle. Lors des dernières guerres de religions et lors du siège de La Rochelle en 1627, pendant lequel les Anglais débarquent alors dans l'île de Ré, Louis XIII et Richelieu prennent conscience que ces îles constituent une frontière qu'il faut défendre, un maillon central dans cette constitution de la frontière militaire littorale. Avec les premières fortifications de Saint-Martin-de-Ré en 1625 puis du Château-d'Oléron après 1633, l'Etat français construit ses premières forteresses insulaires et commence ainsi le premier «mur de l'Atlantique» que poursuivra Vauban. En effet, les îles charentaises furent ensuite intégrées dans le dispositif de défense du port et de l'arsenal de Rochefort à partir de Louis XIV. Après 1815, le littoral n'est plus vraiment menacé et ces forteresses sont converties en prisons, ce qu'est encore celle de Saint-Martin. Ces ensembles architecturaux, réhabilités, forment aujourd'hui un patrimoine rare, support du développement touristique. Fort-Boyard, îlot sableux devenu toute entier monument, qui n'a jamais servi militairement, peut alors devenir le symbole médiatique de la Charente-Maritime.

Votre regard sur les micro-sociétés insulaires met au jour un certain nombre de ruptures dans les habitudes de vie et de travail. Comment entrevoyez-vous l'avenir des îles du grand Ouest français ?

Nous avons déjà vu une des grandes ruptures dans l'histoire d'une partie des îles, celle où les hom-

mes sont passés à la mer, abandonnant l'agriculture aux femmes. La dévalorisation de l'activité agricole, commencée au XVIII^e siècle, s'est parfois traduite aux XIX^e-XX^e siècles par son abandon complet, comme à Molène, Sein, Houat et Hoëdic ou Groix. Dans cette dernière, il faut attendre 1953 pour voir relancer l'agriculture par cinq exploitants venus du continent.

D'un autre côté, lorsque certaines de ces îles ont connu des monoactivités dominantes comme la pêche ou le sel, ces activités spéculatives étaient étroitement liées au marché. Dans un contexte de forte concurrence, si la demande extérieure s'estompe ou s'arrête, les îles peuvent entrer en crise. Au tournant du siècle précédent, parce que ces activités traditionnelles régressent encore, s'accroît le déclin des îles, sauf pour l'île d'Yeu qui a pu maintenir une activité importante de pêche jusqu'à aujourd'hui.

La troisième rupture s'annonce avec le développement du tourisme, particulièrement important dans les îles charentaises et, en Bretagne, à Belle-Ile, Bréhat et l'île aux Moines. Ce tourisme de masse, qui se développe surtout après-guerre, a des effets paradoxaux. D'un côté, il maintient des activités insulaires et, sans lui, plusieurs îles seront en danger. A terme, se pose en effet la question du maintien de la population à Sein, Hoëdic ou Molène. On connaît les exemples d'îles britanniques dont on a évacué une population trop peu nombreuse. Mais ce tourisme salvateur s'accompagne en même temps de dégradations écologiques et d'un remplacement rapide des propriétés traditionnelles par des résidences secondaires.

Nos îles-patrimoines doivent-elles mourir, selon les cas, de leur éloignement, de la banalisation de leurs espaces et modes de vie, ou devenir par un jeu inverse mais aussi pervers des îles-musées ou des îles-ghettos pour cadres aisés voire milliardaires, comme à Nantucket aux Etats-Unis ? L'intégration dans des programmes nationaux et européens permettant à la fois la défense de l'environnement et le maintien d'activités et de populations insulaires permanentes, des politiques foncières et de réhabilitation de l'habitat fermes, des régulations raisonnables des flux – par la maîtrise quantitative des passages par bateaux et par ponts – seront de plus en plus nécessaires. Pour éviter des scénarios catastrophes déjà en marche. ■

Dominique Guillemet a publié chez Geste éditions en juin 2000 : *Les îles de l'Ouest, de Bréhat à Oléron du Moyen Age à la Révolution* (355 p., 25 cartes).

Autour du monde sur Notre-Dame-des-Flots

«Nous voulions un bateau, assez grand pour en faire notre maison, et naviguer selon nos envies.» En 1976, Pitchoune, Jean-Pierre et Philippe, trois jeunes marins, moniteurs à l'école de voile de Ronce-les-Bains en Charente-Maritime, tombent sous le charme d'un vieux bateau de pêche en bois coulé dans le port de Dunkerque. Acquisition, renflouage, restauration du bateau, et

premiers essais de navigation en 1983. Notre-Dame-des-Flots est un deux-mâts de belle allure, de plus de vingt-huit mètres de long hors tout, un Dundee de la mer du Nord, construit en 1942, équipé de voiles auriques. «En près de vingt ans, nous avons voyagé sous toutes les latitudes, fait plusieurs fois le tour du monde, naviguant en moyenne 250 jours par an. En prenant notre

temps, en choisissant des chemins détournés, en abordant dans des endroits où personne ne s'arrête.» Partout où le bateau arrive, il suscite la curiosité, les rencontres, la fête avec les populations locales. Séjours magiques dans les îles, îles perdues au milieu des mers – comme les îles Salomon, les îles Mariannes et les îles Gilbertes dans le Pacifique central Nord, les Tongas, les Marquises, ou Terre-Neuve – ou plus proches du continent – comme les îles des pertuis charentais, la myriade d'îles au large de Vancouver, ou les îles du Golfe du Saint-Laurent : l'île de la Madeleine, l'île au Coudre, les îles Mingan, peuplées d'Indiens Montagnais. «Les gens des îles sont différents de ceux du continent. C'est une tradition, pour eux, d'accueillir le voyageur et de lui offrir amitié et hospitalité.»

Souvenirs aussi d'autres grandes aventures : Notre-Dame-des-Flots ouvrant le défilé des fêtes de Québec en 1984, ou participant au centenaire de la statue de la Liberté à New York en 1986, au rassemblement de vieux gréements à Brest en 1992, aux cérémonies de passation de pouvoir à Hong-Kong. Ou Notre-Dame en bateau-spectacle, en figurant pour la télévision (Fort Boyard), en bateau-bibliothèque, ou recevant à bord des romanciers, des conteurs, d'illustres voyageurs, comme Anita Conti... Et puis la vie et le travail au quotidien : accueil de passagers pour des promenades, croisières, traversées, ou des initiations à la navigation et à la pêche traditionnelle. «Nous travaillons beaucoup avec les collectivités – comités d'entreprises, scolaires... – et plus spécifiquement en direction des jeunes délinquants.»

Notre-Dame-des-Flots est actuellement amarré le long du quai du Musée maritime à La Rochelle, pour quelques mois, le temps d'une «visite de coque». «Nous revenons régulièrement à La Rochelle. Originaires de Cognac, nous avons appris à naviguer, enfants, dans les pertuis du littoral charentais.»

Mireille Tabare

Notre-Dame-des-Flots : 06 10 10 00 78

Depuis près de vingt ans, Pitchoune et Jean-Pierre sillonnent toutes les mers du monde sur un Dundee construit en 1942.



Sébastien Laval



Sébastien Laval

Les îles mystérieuses

de Jean-François Deniau



S.D.

L'île Madame et ses voisines de l'Ouest atlantique, le sentiment d'insularité et la navigation par l'écrivain Jean-François Deniau, de l'Académie française

Entretien **Anh-Gaëlle Truong** Photos **Sébastien Laval**

Un kilomètre de long, quatre habitants et quelques moutons, l'île Madame, au large de Port-des-Barques en Charente-Maritime, est reliée à la terre par une chaussée naturelle qui ne se dévoile qu'à marée basse. Jean-François Deniau, ancien ministre, ancien ambassadeur, chargé de missions humanitaires, écrivain et grand navigateur, l'a choisie, minuscule et symbolique, comme allégorie de l'existence dans son dernier roman, *L'île Madame*.

L'Actualité. – Pourquoi avez-vous choisi l'île Madame ?

Jean-François Deniau. – Les douze personnages de mon roman se réunissent chaque mois pour raconter une histoire exemplaire dans un endroit symbolique. Ainsi se retrouvent-ils au palais de la Découverte, dans un hôpital, dans le château de Wartburg où vécut Luther, et à l'île de Malte. Février – chaque personnage porte le nom du mois de son intervention – invite donc la petite assemblée à un déjeuner dans la ferme aquacole de l'île Madame. Je dis souvent que le bonheur est en forme d'île au loin, que c'est un but à se fixer, le résultat d'une recherche et d'un cheminement qui n'est pas sans contraintes. Or, dans cette chaussée de l'île Madame qu'on appelle «la passe aux bœufs», j'ai vu un très beau symbole de l'existence où le chemin vers l'accomplissement et la vérité ne se dévoile que par intermittence.

En outre, j'accorde beaucoup d'importance aux souvenirs que renferme chaque lieu, et l'île Madame garde en elle la mémoire des 254 prêtres réfractaires qui y sont morts de faim et de misère.

Ils ont été enterrés dans la vase autour de l'île sans qu'on sache exactement où, certains corps partirent même à la dérive. Leur souvenir n'est marqué que d'une croix de galets sur la rive.

Cette île me paraît d'autant plus mystérieuse qu'elle est très peu connue des Français et même de beaucoup de gens de Poitou-Charentes.

Février dit hésiter entre l'île Madame et La Flotte-en-Ré, entre le souvenir des prêtres réfractaires et celui de Gustave Dechezeau.

L'île Madame était plus emblématique mais il me paraissait nécessaire de citer un personnage symbolique de l'histoire de l'île de Ré, Gustave Dechezeau. Vénérable de la loge maçonnique, Dechezeau était un négociant aisé, protestant convaincu, adepte des Lumières et partisan d'une évolution démocratique de l'Ancien Régime. Il était pour la République mais vota contre la mort de Louis XVI. Après avoir pris position contre la dictature du peuple en 1793, il fut exécuté à Rochefort pour avoir rendu compte de sa position à ses électeurs charentais. Ce qui m'a frappé dans son histoire, c'est qu'il fut puni pour avoir rempli un des devoirs principaux de la démocratie. L'autre fait marquant dans cette histoire c'est qu'il fut réhabilité l'année suivante. C'est étonnant comme les dictatures ont l'habitude de réhabiliter à titre posthume.

Dans ce chapitre, vous évoquez d'autres lieux de Charente-Maritime et paraissez également apprécier la gastronomie de notre région.

Je viens souvent dans la région, notamment à l'occasion du Grand Pavois à La Rochelle, de temps en temps à l'île de Ré où je loue un vélo. J'ai également loué un bateau pour remonter le cours de la Charente dont j'aime beaucoup l'estuaire. Comme je l'écris dans *L'île Madame*, c'est un des plus beaux qui soient. «Où est la terre, où est la mer ? Seule la Charente s'y reconnaît. La Charente et les pêcheurs d'huîtres.»

Je suis donc allé me promener sur l'île Madame, j'ai déjeuné à la ferme aquacole dont j'ai été ravi. Les restaurateurs proposent des produits frais, ils sont chaleureux et sympathiques. J'en ai profité pour évoquer aussi les bonnes tables de La Flotte-en-Ré, L'Ecailler et Le Richelieu. J'aime tant les fruits de mer et le poisson que je pourrais en manger tous les jours à tous les repas. Cependant, je ne suis pas un gastronome proprement dit tel que Janvier, un de mes personnages, qui fait partie du prestigieux club des Cent. Et, si je peux consacrer tout un chapitre de *L'île Madame* à la gastronomie, c'est parce que j'ai beaucoup travaillé et étudié les écrits de Brillat-Savarin.

Vous écrivez dans *Tadjoura* : «Toute île a sa logique. [...] On retrouve les mêmes caractéristiques dans la façon de raisonner dans l'île Saint-Louis que sur l'île d'Oléron.» C'est-à-dire ?

Je connais beaucoup d'îles et je les aime mais, à mon sens, pour y habiter il faut y être né. La Sicile, la Corse ou les îles Britanniques possèdent des règles et des lois à part très typées qui définissent leur insularité. Or, ces lois ne sont jamais verbalisées. L'insularité est un sentiment que les îliens n'expriment que rarement par des mots. Pour être des leurs, il faudrait comprendre et s'imprégner de tous ces non-dits. Ce qui me paraît très difficile voire impossible.

Les ponts signent-ils la fin de l'insularité ?

Un pont ne peut pas mettre en péril cette identité particulière. L'insularité ne tient pas seulement à l'absence de liaison terrestre avec le continent, c'est un sentiment ancré bien plus profondément dans les mentalités. Pourtant, au moment des tractations entre la France et l'Angleterre à propos d'une liaison routière ou ferroviaire, les Anglais ont toujours refusé l'idée d'un pont, lui préférant un tunnel. Cela devait leur paraître une concession plus discrète à leur insularité. A mon sens, cela ne change rien. C'est la même chose à Oléron et Ré, si le pont favorise l'arrivée en masse des baigneurs, il faudra longtemps pour que cela influe sur la communauté fermée des îliens.

«L'INSULARITÉ EST UN SENTIMENT QUE LES ÎLIENS N'EXPRIMENT QUE RAREMENT PAR DES MOTS. POUR ÊTRE DES LEURS, IL FAUDRAIT COMPRENDRE ET S'IMPRÉGNER DE TOUS CES NON-DITS. CE QUI ME PARAÎT TRÈS DIFFICILE.»

Les baigneurs ?

C'est ainsi que les marins bretons appelaient les Parisiens qui venaient se baigner sur leurs côtes. La mer étant leur lieu de travail, un réservoir de ressources, il leur paraissait tout à fait étrange d'aller y barboter. Les touristes et les marins ont souvent été en conflit et se sont longtemps peu compris. Cette incompréhension est très bien illustrée par les îles de Chausey, un archipel de la Manche au large de Granville. Le marnage y est énorme, neuf ou dix mètres, ce qui change le décor de façon prodigieuse entre la marée basse et la marée haute. On dit que cet archipel compte 365 ou 52 îles selon la marée. Les Parisiens pensaient logiquement à 52 îles à marée haute et 365 à marée basse. Or, c'est le contraire, ce qui est une seule île à marée basse se divise en 4 ou 5 têtes rocheuses à marée haute.

J'ai vécu une autre expérience qui vous paraîtra aussi représentative. J'étais embarqué sur un

Page de gauche : la croix élevée en mémoire des prêtres réfractaires inhumés sur l'île Madame en 1794. Détail de la *Carte générale de Poitou Xaintonge, Angoumois et pays d'Aunis*, 1634, par Christophe Tassin, géographe ordinaire de Sa Majesté (Médiathèque de Poitiers).



Quand la mer se retire, elle découvre peu à peu la « passe aux bœufs » qui conduit à l'île Madame.

bateau de pêche. Nous naviguions entre les îles Anglo-Normandes et le Cotentin où le courant, le raz Blanchard, est très violent et très difficile à gérer. Nous apercevons alors un plaisancier en difficulté. Le capitaine du bateau de pêche est parti à sa rescousse mais, une fois l'opération terminée, il a asséné un prodigieux coup de poing au rescapé. Il lui était inconcevable de partir en mer et de se mettre en danger pour rien.

Cependant les choses changent peu à peu et l'écart entre les plaisanciers et les marins s'amenuise. D'ailleurs les pêcheurs qui s'opposaient inévitablement aux plaisanciers ont maintenant organisé une course – Les défis des ports de pêche – entre équipages de bateaux de pêche.

Cela évoque aussi la nécessité de prendre ses responsabilités quand on part à l'aventure.

Effectivement, prendre la mer c'est prendre ses responsabilités. C'est choisir une liberté avec de nombreuses contraintes, ce n'est pas une fuite. Or, 90% des interventions en mer concernent des gens qui ne savent pas prendre leurs responsabilités, qui n'ont pas vérifié leur niveau d'essence, qui ne savent pas relancer leur moteur ou qui n'ont plus de batteries. J'ai croisé des inconscients partis

en mer sans savoir hisser une voile et qui, incapables de relancer leur moteur, ont été forcés de se jeter à l'eau pour rejoindre la rive à la nage en laissant leur bateau à la dérive ! Il faut que les gens soient conscients des risques qu'ils prennent et qu'ils sachent qu'on ne fait pas n'importe quoi en mer. Cela rejoint le rapprochement que je fais entre les îles et le bonheur qu'on atteint seulement après avoir pris ses responsabilités et calculé la trajectoire.

Les îles de Charente-Maritime sont propices à la contemplation et à la promenade. Y êtes-vous sensible ?

Si je m'y promène de temps en temps, que ce soit à pied ou à vélo, j'ai des îles une vue plus maritime. Je cherche, en navigateur, les caps, les courants, les côtes et les paysages vus de la mer. Je vois les îles avec une carte marine dans la tête ; ce qui me fait beaucoup rêver. C'est un grand plaisir, quand on est en mer, de voir ses calculs vérifiés par l'apparition d'une côte à l'horizon.

Quels sont vos livres préférés ?

L'île mystérieuse de Jules Verne et *L'île au trésor* de Robert Louis Stevenson. ■

Jean-François Deniau,
L'île Madame,
Hachette
Littératures,
273 p., 130 F.

Ile de Ré et littoral

la dynamique des sables

Notre planète a vécu, entre -18 000 et -5 000 ans, un épisode de remontée du niveau des océans très rapide (jusqu'à 1 à 3 cm/an), de l'ordre de 130 mètres, puis une période de relative stabilité jusqu'à nos jours. Au troisième millénaire avant J.-C., la mer avait à peu près atteint son niveau actuel. Depuis cette époque, le trait de côte du littoral a continué à se modifier, non plus sous l'effet des variations du niveau marin, mais par comblement des baies et des estuaires, dû essentiellement aux apports de sédiments continentaux par les fleuves, et au déplacement, par la houle et les marées, des masses de sédiments accumulés en période de bas niveau marin. *«Ce phénomène s'observe de manière spectaculaire dans notre région, explique Eric Chaumillon, maître de conférences en géophysique à l'Université de La Rochelle. Il y a 2 000 ans, la mer recouvrait tout le territoire de l'actuel Marais poitevin, dessinant un large golfe s'étendant presque jusqu'à Niort. En 2 000 ans, le trait de côte a progressé de 70 km sur la mer. Une avancée considérable, résultant de la tendance naturelle au comblement du golfe, conjuguée à l'activité humaine de poldérisation.»*

LE FIER D'ARS PEU À PEU OBSTRUÉ

C'est le même processus, à une échelle plus réduite, qui a conduit à la formation de l'île de Ré actuelle, par l'édification progressive de cordons littoraux entre les quatre îlots originels. Une histoire relativement récente, avec d'abord le comblement de la passe entre les îlots d'Ars et des Portes, jusqu'à sa fermeture complète au x^e siècle, puis le rattachement, au xvii^e siècle, de l'îlot d'Ars à l'îlot de Ré au niveau du Martray, avec enfin, en 1752, la construction de la première route reliant Loix à l'île principale. A la fin du xviii^e siècle, l'île de Ré avait globalement acquis



Des chercheurs du Centre littoral de géophysique de l'Université de La Rochelle explorent les fonds sablonneux, encore mal connus, des pertuis du littoral charentais, en particulier le banc du Bûcheron de l'île de Ré

Par **Mireille Tabare** Photos **Sébastien Laval**

sa forme actuelle. Mais le trait de côte a continué à se modifier, sous l'effet conjugué des apports sableux et de la dynamique marine. Au nord de l'île, par exemple, la baie du Fier d'Ars se comble et se referme inéluctablement. La presqu'île dunaire de Trousse-Chemise grossit et se déplace vers l'est – plus de 300 mètres en un siècle ! – contribuant à obstruer petit à petit l'entrée du Fier. Ce phénomène est amplifié par la présence dans cette zone d'une longue flèche sableuse, ancrée au niveau de la plage de Trousse-Chemise et orientée vers l'est, le banc du Bûcheron. En même temps que son volume augmente, le banc du Bûcheron a tendance à se déplacer sur toute sa longueur du nord vers le sud. Un suivi par photographies aériennes, réalisé depuis quelques dizaines d'années, atteste de son basculement progressif vers la presqu'île de Loix. Son rattachement, à terme, à la côte loidaise aurait pour conséquence de limiter l'effet de chasse à marée basse et d'ac-

célébrer le processus de colmatage du Fier d'Ars, et sa fermeture. Une évolution qui menace la biodiversité, et toutes les activités humaines liées au milieu mouillé actuel : saliculture, ostréiculture, pisciculture, navigation de plaisance. La prise en compte de ce phénomène de comblement, observable sur toute la côte charentaise, constitue un enjeu majeur du développement régional. Sous l'impulsion du Conseil général de



Eric Chaumillon, maître de conférences en géophysique à l'Université de La Rochelle, sur le banc du Bûcheron au nord de l'île de Ré.

la Charente-Maritime et de la Direction départementale de l'Équipement, une étude globale sur l'évolution des sédiments sableux du littoral charentais a été engagée depuis deux ans, en collaboration avec le Centre littoral de géophysique (CLDG) de l'Université de La Rochelle. «*Notre objectif est double, explique Eric Chaumillon, responsable, au sein du CLDG, de cette étude. Il s'agit d'abord de répondre à la demande des organismes d'Etat concernés, en leur fournissant, à court terme, les éléments d'analyse scientifique et les résultats qui leur permettront d'engager des actions concrètes. Cette étude présente également un intérêt scientifique à plus long terme. Elle s'inscrit dans le cadre du projet de création, au sein de l'Université, d'un Institut du littoral, réunissant des chercheurs de différentes disciplines autour de la problématique littorale. Elle s'intègre également dans un projet d'étude impulsé par le CLDG sur la morphologie et la dynamique des bancs de sable estuariens, ces accumulations sableuses très spécifiques à notre*

région, soumises à l'influence conjuguée des courants de marées et de houle. On sait aujourd'hui modéliser les effets de la houle d'une part, des marées de l'autre, sur les bancs immergés, mais on ne dispose pas encore de modèles pour simuler l'évolution des bancs contrôlés par cette double influence. Elaborer ce type de modèles, tel est l'objectif à moyen terme de notre étude.»

Pour collecter les données qualitatives et quantitatives qui vont permettre de valider ces modèles, les scientifiques se sont focalisés sur l'observation de quelques bancs estuariens offrant des caractéristiques particulièrement intéressantes. Ils ont d'abord réalisé un suivi morphologique de ces bancs dans le temps.

L'EXPLORATION SISMIQUE DES BANCS DE SABLE

Grâce à une collaboration avec le Service hydrographique de la Marine nationale, les chercheurs ont pu disposer, par exemple, de cartes anciennes très précises de la longe de Boyard, dans le pertuis d'Antioche, établies régulièrement depuis deux siècles, ce qui leur a permis d'étudier le comportement du banc – sa forme, son volume, sa dynamique – sur une période exceptionnellement longue. «*L'étude morphologique constitue un des aspects de notre travail, mais là où nous innovons réellement, c'est dans le domaine de l'"exploration sismique" des bancs de sable, souligne Eric Chaumillon. Grâce à une technique très récente, apparentée à l'échographie médicale, mais utilisant des ondes acoustiques à plus basse fréquence, il est devenu possible de sonder l'intérieur du banc, d'étudier son architecture interne, de caractériser les différentes couches qui le constituent, et, à partir de là, de reconstituer son histoire.*» L'équipe de recherche dispose pour ce travail d'un appareil hautement performant, qui lui a été prêté par l'Université de Caen. Le Boomer IKB Seitec présente deux avantages par rapport aux autres systèmes de sondage. Il permet de réaliser des mesures d'une très haute résolution, de l'ordre de quelques dizaines de centimètres, et peut être utilisé par faible profondeur d'eau – jusqu'à 1 m.

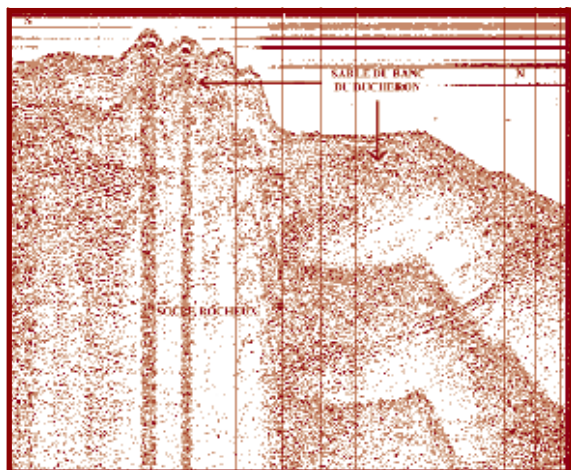
Dans le cadre de l'étude engagée en collaboration avec le Conseil général et la DDE, Eric Chaumillon et son équipe ont déjà réalisé plusieurs campagnes de mesures sur le pertuis d'Antioche et les rivages de l'île d'Oléron. Ils focalisent cette année leurs investigations sur le pertuis Breton et le littoral nord de l'île de Ré. Avec une première campagne réussie en février, à bord du bateau du Conseil général, portant sur le banc du Bûcheron, le Fier d'Ars et les plages adjacentes. Une deuxième campagne est programmée

pour mai, sur le bateau du CNRS *Côte d'Aquitaine*. Son objectif : une exploration sismique à mailles plus larges de tout le pertuis Breton. «*Nous disposerons alors d'une somme importante de données entièrement nouvelles sur le littoral régional. A partir de là, il sera possible à court terme de réaliser une estimation des volumes de sables des bancs étudiés et d'émettre de premières hypothèses sur les conditions d'édification de ces bancs.*» Grâce à ces résultats, les responsables régionaux pourront choisir, parmi toutes les solutions envisagées – dragage, évacuation du sable, utilisation du sable pour recharger les plages environnantes... –, celles qui seront les plus appropriées. D'un point de vue scientifique à plus long terme, l'ensemble de ces données contribuera à l'élaboration de modèles simulant les transports de sédiments soumis à la double influence des marées et de la houle, qui permettront de prévoir l'évolution dans le temps des accumulations sableuses côtières. «*Même sous nos latitudes, il reste encore beaucoup d'espaces inexplorés, bien souvent faute de moyens techniques adaptés,* note Eric Chaumillon. *Ainsi, c'est grâce à la mise au point d'un appareil d'analyse sismique à très haute résolution, dont nous ne disposons pas encore il y a quelques années, que nous avons pu entreprendre l'exploration des rivages de Ré et*

L'Institut du littoral

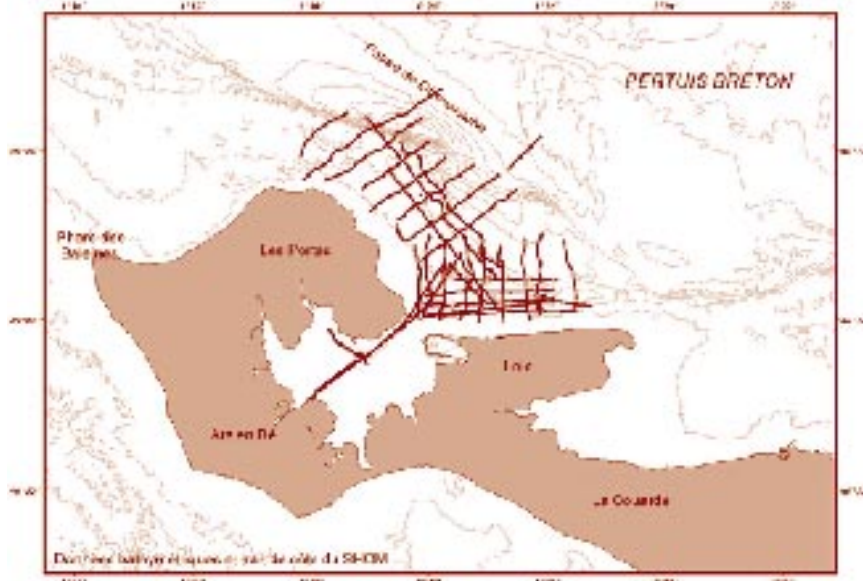
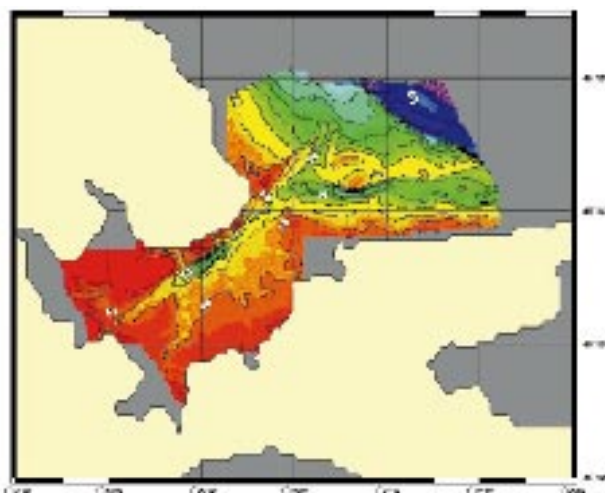
Le projet de création, au sein de l'Université de La Rochelle, de l'Institut du littoral – une structure interdisciplinaire consacrée à l'étude du littoral – a été accepté officiellement. Un budget a été voté dans le cadre du contrat de plan Etat-Région, qui permettra de construire un bâtiment pour accueillir l'Institut et d'acquérir les équipements nécessaires. Intégré dans cet institut, l'Observatoire du littoral, dirigé par Eric Chaumillon, aura pour vocation spécifique de développer un suivi géophysique à long terme du littoral.

Carte en couleur : Extrait de la morphologie sous-marine (bathymétrie) du nord de l'île de Ré obtenue par le sondeur acoustique, par la DDE en 1998 pour le compte du Conseil général de Charente-Maritime. On distingue bien le banc du Bûcheron en jaune et rouge (reliefs positifs) qui ferme la communication entre le Fier d'Ars, au sud, et le pertuis Breton, au nord.



Profil nord-sud recoupant l'extrémité orientale du banc du Bûcheron (sur le plan de position, c'est le 3° profil nord-sud en partant de l'est). Il s'agit d'un profil sismique très haute résolution obtenu avec le Boomer IKB Seistec.

d'Oléron. Il faut savoir que ce matériel sophistiqué ne peut être utilisé que par mer très calme – maximum force 2. En tenant compte aussi du fait que les campagnes de mesures doivent être menées en périodes de forts coefficients de marées, le nombre de jours par an où nous pouvons travailler est très réduit. C'est pourquoi nous envisageons de disposer à terme de manière autonome de notre propre matériel d'analyse sismique THR, ainsi que d'un bateau.» ■



Plan de position de la mission DSIRE, du 19-23 février 2001 (67 profils soit 118 km). Les traits représentent les routes du navire au cours desquelles les scientifiques ont enregistré des profils sismiques très haute résolution avec le Boomer IKB Seistec. Les données bathymétriques proviennent de la base de données du Service hydrographique de la Marine nationale.

Grâce au couplage de mesures spatiales et d'observations au sol, il sera possible, d'ici quelques années, de prévoir avec une grande précision l'évolution à long terme du niveau des mers

Par Mireille Tabare Photo Sébastien Laval

Les variations du niveau de la mer



Guy Woppelmann, enseignant chercheur au Centre littoral de géophysique de l'Université de La Rochelle.

La plupart des experts scientifiques internationaux s'accordent sur ce point : sous l'effet de l'accroissement de la concentration atmosphérique en gaz à effet de serre, le climat de la Terre se réchauffe, et, globalement, le niveau de la mer aura tendance à monter en conséquence, du fait de la fonte des glaciers et du réchauffement des couches superficielles de l'océan. Quant aux estimations quantitatives de ce phénomène – de combien le niveau va-t-il s'élever et à quelle vitesse – elles sont très variables en fonction des modèles climatiques et des hypothèses choisis. Les modèles utilisés restent encore imparfaits et leurs prédictions incertaines.

On sait aujourd'hui décrire les différents processus qui interagissent dans le système climatique, mais on a des difficultés à les quantifier. *«Il existe une manière d'améliorer ces modèles, c'est de réaliser des estimations à partir d'observations directes, explique Guy Woppelmann, enseignant chercheur au Centre littoral de géophysique (CLDG) de l'Université de La Rochelle. En ce qui concerne le niveau de la mer, nous disposons d'une grande quantité de données, dont certaines très anciennes. Dans quelle mesure ces données sont-elles exploitables ? Cette question constitue le point de départ de mes recherches actuelles.»*

Depuis longtemps, les hommes surveillent les variations du niveau des mers, à l'origine pour étudier et prévoir les marées dans le but d'aider à la navigation. A partir du XVIII^e siècle, l'observation devient plus systématique, des stations de mesure sont implantées sur le littoral français, et les techniques se perfectionnent. Le premier marégraphe mécanique est installé à Brest en 1846 : un appareil muni d'un flotteur dont les déplacements sont enregistrés sur un rouleau de papier. Si d'autres techniques sont apparues plus récemment – marégraphe à pression, à propagation d'ondes – la plupart des stations de mesures actuelles sont encore équipées de marégraphe mécaniques.

A partir de l'analyse d'un certain nombre d'observations marégraphe, on peut constater que le niveau de la mer a tendance à monter de 1,5 à 2,5 mm par an. Ce résultat est à considérer avec une extrême prudence. D'abord, c'est un résultat partiel, portant sur un nombre réduit de stations, essentiellement dans l'hémisphère Nord. De plus, c'est un résultat moyen, qui ne traduit pas la diversité de la réalité. Si la tendance globale est à la hausse dans la plupart des stations marégraphe, on constate que, pour certaines d'entre elles, le

niveau de la mer apparaît stable, et que, pour d'autres, il a même tendance à baisser. D'autre part, à une échelle de temps plus réduite, le niveau de la mer présente une extrême variabilité. D'abord sous l'effet des marées, il est sujet à des fluctuations périodiques journalières, modulées par les périodes astronomiques de la Lune et du Soleil. D'autres facteurs, comme la température, la salinité, les courants, les vents, la pression atmosphérique, peuvent faire varier le niveau de plusieurs dizaines de centimètres d'une semaine à l'autre, d'une saison ou d'une année à l'autre. On observe également, sous l'effet de phénomènes climatiques plus globaux de couplage entre atmosphère et océan, comme El Niño, des variations sur plusieurs années, voire sur plusieurs dizaines d'années. Ce constat de grande variabilité implique, si l'on veut étudier l'évolution à long terme du niveau de la mer, de ne prendre en compte dans l'estimation que les séries de mesures suffisamment longues temporellement (au moins quarante ans) pour exprimer une tendance significative.

LE MARÉGRAPHE DE LA PALLICE BIENTÔT COUPLÉ À UN RÉCEPTEUR GPS

«Un autre problème se pose par rapport à l'exploitation de ces données, ajoute Guy Woppelmann. Les mesures marégraphiques donnent une indication des variations du niveau de la mer en référence à un instrument supposé fixe. Or, qu'en est-il de la stabilité du support de l'instrument, de la stabilité du quai sur lequel il est implanté, qu'en est-il de la stabilité de l'écorce terrestre ?» En réalité, de nombreux mouvements se produisent à la surface de la Terre, notamment sous l'effet de la tectonique, du volcanisme, de la sédimentation, ou encore du «rebond post-glaciaire» – la remontée lente de l'écorce terrestre dans les régions autrefois recouvertes par les glaces –, un phénomène observable dans toutes les stations marégraphiques situées à une latitude supérieure à 50° Nord. En fonction des mouvements de la Terre, l'instrument de mesure va donc se déplacer, de manière infime, vers le bas ou vers le haut. Si l'on est capable d'évaluer ces déplacements – qui, pour infimes qu'ils soient, sont du même ordre de grandeur que les variations climatiques du niveau de la mer que l'on cherche à estimer –, il sera alors possible de corriger et d'exploiter les données fournies par les marégraphes.

Docteur de l'Observatoire de Paris, spécialisé en géodésie spatiale – techniques permettant de positionner un point sur la Terre à partir de l'espace –, Guy Woppelmann s'intéresse à l'application de ces techniques à la mesure des mouvements des marégraphes, et en particulier grâce au système GPS de positionnement par satellite. «Cette technique

moderne offre l'avantage d'être portable, facile à mettre en œuvre, et relativement bon marché. Elle permet de repérer un point à la surface de la Terre avec une marge d'erreur inférieure à un centimètre, et selon des coordonnées rapportées à un référentiel très stable, le centre de la Terre.» Depuis quelques années, la surveillance des mouvements des marégraphes par GPS se met en place dans le monde. En France, dès 1998, des récepteurs GPS permanents ont été installés sur les marégraphes de Brest et de Marseille, les deux stations pour lesquelles on dispose des séries de mesures les plus longues, et dont l'analyse s'avère capitale pour la connaissance de l'évolution globale à long terme

4^e colloque d'Archéométrie

La Rochelle accueille, du 24 au 28 avril, le 4^e colloque d'Archéométrie, autour du thème : archéologie littorale et sous-marine. Co-organisé par le Groupe des méthodes pluridisciplinaires contribuant à l'archéologie et par le Centre littoral de géophysique de l'Université de La Rochelle, ce colloque est l'occasion pour 250 scientifiques européens de faire le point sur les recherches et les techniques, en particulier dans le domaine de l'archéologie littorale et sous-marine : datation, analyse des matériaux, prospection, études environnementales, archéozoologie, anthropologie...

Une opération baptisée *Découvrez l'archéologie* est organisée, à destination du grand public (entrée libre) :

Amphithéâtre de l'École de la mer, Aquarium de La Rochelle : projection de documentaires d'archéologie sous-marine le 24 à 20h30, et conférence de H.G. Delauze, p.-d.g. de Comex s. a., le 25 à 18h30.

Salle de l'Oratoire, rue Albert I^{er} : «plonger en Méditerranée» : plongez dans l'histoire, le phare d'Alexandrie», conférence de J.Y. Empereur, directeur du Centre d'études alexandrines (Egypte) : le 6 à 20 h.

Du 26 au 29 avril : journées de l'archéologie par l'association Archéaunis. <http://www.univ-lr/manifestations.htm>

du niveau des mers. Mais les estimations globales sont insuffisantes pour décrire ce phénomène qui peut prendre, à l'échelle locale, des formes très spécifiques. «Pour mener cette étude à une telle échelle, nous avons entrepris d'équiper d'autres stations en régions, explique Guy Woppelmann. Ainsi, le marégraphe à ultrasons installé au port de La Pallice (La Rochelle) depuis avril 1997 va être prochainement couplé avec un récepteur GPS. Ce projet devrait recevoir le soutien de différents organismes régionaux concernés par ce problème, et conscients de la portée stratégique d'une telle étude, qui leur permettrait, à partir de l'analyse et la quantification des variations du niveau de la mer à l'échelle régionale, d'engager des actions de prévention.» Une dizaine d'années de surveillance GPS devraient être suffisantes pour dégager des estimations assez précises sur les déplacements des marégraphes. Il sera alors possible de corriger et valoriser les séries de données correspondantes. Ces données pourront également être comparées avec profit aux mesures récentes du niveau de la mer réalisées par la mission d'altimétrie spatiale Topex/Poseidon, depuis 1992. ■

AIX la dernière île



Depuis l'ouverture du pont de l'île de Ré, en 1988, Aix est la seule île véritable du littoral charentais. Pour y accéder, le seul moyen reste le bac, une vingtaine de minutes de traversée, depuis l'embarcadère de la pointe de la Fumée, à Fouras, jusqu'au port de la Rade

Par Jean Roquecave Photos Claude Pauquet

En été, les rotations quasi incessantes de deux navires suffisent à peine à la noria des «touristes à la journée», jusqu'à 4 000 certains jours, qui s'ajoutent aux 2 500 vacanciers en séjour plus ou moins long sur l'île d'Aix. Hors saison, le bac est surtout un bateau de travailleurs. Tous les matins, il achemine vingt à vingt-cinq ouvriers du bâtiment, en même temps que le ravitaillement, les journaux, et l'institutrice de la classe unique où sont scolarisés une douzaine d'enfants.

«Nous importons nos travailleurs, souligne le maire de l'île, Jean-Claude Flamant. Les travaux de restauration et de défense des côtes nécessai-

res pour panser les plaies de la tempête de décembre 1999 mobilisent au moins deux entreprises pratiquement toute l'année. Même en temps ordinaire, il y aurait suffisamment de travail pour qu'une entreprise s'installe ici. Mais nous sommes atteints du mal dont souffrent souvent les îles, la pauvreté en «matériel humain», en nombre comme en compétence.» L'île d'Aix compte aujourd'hui 186 habitants et 105 foyers permanents pour 340 résidences secondaires. Curieusement, 224 électeurs y sont inscrits sur les listes électorales. «Mais Aix n'est pas la Corse, sourit le maire. Ici, il n'y a pas d'électeurs fantômes, mais simplement des résidents secondaires qui connaissent davantage le petit village où ils passent leurs vacances que la grande ville anonyme où ils vivent. C'est d'ailleurs un phénomène assez fréquent dans les très petites communes.»

Des siècles durant, Aix, île fortifiée qui protégeait les abords du port militaire de Rochefort, a vécu au rythme des activités militaires. Au XIX^e siècle, sa garnison a compté jusqu'à 800 hommes. «Aix est une terre de passage, dit Jean-Claude Flamant. Les soldats venaient et repartaient, et on ne trouve guère aujourd'hui de famille ayant des racines sur l'île qui remontent à plus d'un siècle. Ce qui explique peut-être qu'on ne trouve pas ici ce sentiment d'appartenance à une communauté soudée qui existe dans les îles bretonnes.»



Le tourisme est évidemment la première activité économique de l'île. Hors saison, on y compte une quarantaine d'emplois permanents, entre les deux ostréiculteurs, les quelques commerces qui restent ouverts toute l'année, le médecin, l'institutrice, les employés de la mairie et ceux de la Poste. De juin à septembre, l'activité devient intense.

TOURISME HAUT DE GAMME

«En saison, le tourisme crée plus de 200 emplois», affirme Michel Jean, premier adjoint au maire, qui exploite le Café de l'Océan, le restaurant Les Paillottes. Il est également ostréiculteur. «En été, j'emploie plus de quarante personnes. Nous sommes très convoités, beaucoup de gens de l'extérieur sont persuadés que pour le commerce, l'île d'Aix est un Eldorado.»

Comme partout, les pratiques touristiques évoluent sur l'île. La durée des séjours diminue et la saison s'allonge. «Du temps de mes grands-parents, la saison durait trois mois, aujourd'hui elle dure six mois, d'avril à octobre, note Michel Jean. Et de plus en plus de commerçants font l'effort de rester ouverts toute l'année car, même en janvier ou en février, il y a du passage. Bien sûr, ce n'est plus du tourisme de masse, mais des retraités, ou des jeunes couples avec des enfants qui viennent ici parce que c'est un très bel endroit.» Symbole de cette évolution, le village de vacan-

ces VVF du fort de la Rade, fermé depuis quelque temps, vient de rouvrir, sous l'enseigne Maeva, qui cible une clientèle plus haut de gamme. Dix millions de francs de travaux ont été engagés pour réaliser une structure plus luxueuse, qui sera ouverte toute l'année. «Les touristes recherchent de moins en moins l'aventure, ils ont davantage d'exigences en matière de confort et veulent retrouver leur environnement quotidien sur leur lieu de vacances, dit le maire. D'autant qu'aujourd'hui une semaine dans un hôtel 4 étoiles en Tunisie revient moins cher qu'une semaine sur l'île d'Aix. Maeva va sans doute nous demander de construire une piscine, à quelques dizaines de mètres de la mer, et nous le ferons.»

Pour prolonger la saison, l'île tente aussi de développer des activités autour du patrimoine bâti et naturel. Le musée Napoléon accueille chaque année 30 000 visiteurs, et la commune envisage d'acheter l'ancien sémaphore à la Marine nationale pour y aménager un ensemble culturel avec la salle des fêtes qui le jouxte. Aix s'inscrit aussi dans un projet départemental de mise en réseau de l'ensemble des fortifications du littoral. Mais l'insularité impose des contraintes. Ainsi le fort Liedot, qui appartient au Conservatoire du littoral, pourrait être un espace d'expositions et de spectacles : il est vide et en très bon état. «Chaque fois qu'on pense en termes d'équipement ici,

confie Jean-Claude Flamant, *il faut penser rentabilité. Non tant une rentabilité financière qu'une rentabilité en termes de public potentiel : après une soirée, que faire des spectateurs alors que le dernier bateau est parti ?*»

Loin du tout-tourisme, il existe aussi des pistes de développement d'activités agricoles. Une entreprise de La Rochelle, Lea Vital, qui commercialise des compléments alimentaires, est intéressée par la mise en place de culture de plantes aromatiques et médicinales sur l'île. Le climat convient bien, l'image de marque est forte, et les terrains sont disponibles. Le retour de la vigne, qui occupait 45 hectares au début du xx^e siècle – il fallait bien abreuver la garnison – est également

Les îles, de Ré aux Galapagos

Du 2 mai au 28 octobre 2001 à Poitiers, l'Espace Mendès France présente l'exposition sur les îles conçue par le Muséum national d'histoire naturelle. Deux conférences sont prévues : «Des îles de l'Atlantique aux archipels polynésiens : fantasmes et paysages», par Robert Cuq, président des Amis de l'île de Ré, et Alain Quella-Villéger, historien, directeur des Cahiers de l'exotisme, le 10 mai à 20h30. «Les îles de l'Ouest français : sociétés traditionnelles et représentations», par Dominique Guillemet, maître de conférences d'histoire à l'Université de Poitiers, le 22 mai à 20h30. Tél. 05 49 50 33 08

Avant et après
la tempête
sur l'île d'Aix :
septembre 1998
septembre 2000
à 13 heures.



envisagé. Les 33 ares actuels produisent deux à trois mille bouteilles chaque année, qui sont consommées sur place. L'encépagement de 3 hectares permettrait, en multipliant la production par dix, de faire passer le vin de l'île d'Aix du stade de la curiosité à une véritable commercialisation en dehors de l'île.

Tous ces projets sont pour l'instant en filigrane. Car ils se heurtent aux impératifs de la protection du site. L'île d'Aix est sans doute un des sites les mieux protégés de France. Toute la batterie des textes s'y applique : la loi de 1913 sur les monuments historiques, la loi de 1930 sur les sites classés, la protection des zones sensibles, des zones boisées, la loi littorale. Et la direction de l'Environnement et l'architecte des Bâtiments de France s'opposent à la construction des bâtiments agricoles, chais et hangars de séchage, qui sont pourtant indispensables. «Nous sommes tous d'accord pour qu'on ne fasse pas n'importe quoi ici, mais les services de l'Etat ont une interprétation trop stricte de la réglementation en matière de protection, et inadaptée au territoire, regrette le maire. La meilleure protection du site, nous pensons que c'est d'abord ses habitants, une population dense et active. C'est une contradiction, on veut que l'île reste vivante et on nous empêche d'y développer autre chose que le tourisme. Ça va parfois jusqu'à l'absurde. Nous aurions

besoin de toilettes publiques, mais l'architecte des Bâtiments de France n'est pas d'accord. C'est pourtant du bon sens, qu'est-ce qui défigure le plus l'île, les toilettes publiques ou les déjections de 4 000 personnes dans la nature ?»

UNE ÎLE, ÇA SE MÉRITE

L'île d'Aix est un concentré de paysages où, sur moins de 129 hectares, la moitié d'une ferme de la Beauce, on trouve un marais, des plages, une côte rocheuse, la forêt et des terrains agricoles, avec un plan d'eau où trône le Fort Boyard, qui fait d'ailleurs partie du territoire communal, et dont l'utilisation télévisée permet à l'île d'encaisser chaque année 250 000 F de taxes professionnelles. «C'est un privilège d'habiter ici, dit Michel Jean, même si ce n'est pas toujours facile à gérer. Ainsi, la circulation des vélos tout-terrain devient un réel problème. En été il y en a des centaines qui dégradent les sols, et nous serons obligés de prendre des mesures. Pas pour le plaisir d'interdire, mais pour garder une île authentique.» «C'est un milieu petit fragile, sensible, insiste le maire, mais qu'on a choisi. Même si parfois la vie y est plus difficile que «de l'autre côté», dès qu'il y a un rayon de soleil c'est formidable. Pour jouir pleinement de tout ce qu'elle vous apporte, il y a de la peine, il faut payer de son temps. L'île d'Aix, ça se mérite.» ■

Simon Chamaillé-Jammes, jeune ornithologue au laboratoire de Chizé, est parti en mission pendant un an dans l'archipel des Kerguelen

Par Stéphanie Belaud

Photos S. Chamaillé-Jammes



300 jours *sur une île déserte*

Devant, l'océan. Près des rares bâtiments construits en dur, impatients, ils regardent le navire approcher. La dernière fois, c'était il y a trois mois. Le *Marion-Dufresne* qui vient les ravitailler leur apporte les nouvelles de la famille, des amis. «*Combien de lettres ? Qui m'a écrit ? Quelles nouvelles depuis trois mois ?*» Pour Simon Chamaillé, l'arrivée du courrier tous les trois mois reste un des moments particuliers de cette aventure dans le sud de l'océan Indien, à 12 000 kilomètres de la France.

Simon Chamaillé-Jammes vient de passer un an sur Kerguelen, un archipel de la taille de la Corse, situé à 15 jours de bateau de l'île de la Réunion. Sur Kerguelen, pas un arbre. Les vents, la pluie ont limité la végétation à un maigre tapis végétal, «*des acaena, la seule herbe suffisamment vivace pour pouvoir pousser dans ces conditions*». Inhospitables pour l'homme, ces terres isolées entre les 40° rugissant et les 50° hurlant sont en revanche peuplées d'une abondante diversité d'oiseaux et de mammifères marins.

Simon est parti à Kerguelen en mission. C'est un Vat, c'est-à-dire un «volontaire aide technique»¹ recruté par les chercheurs du Centre d'études biologiques de Chizé (Deux-Sèvres). A ce titre, il appartient au petit nombre qui ont le privilège de connaître ce site interdit car protégé, règne des albatros géants, des colonies de manchots, des otaries et des éléphants de mer. De novembre 1999 à janvier 2001, il a contribué au programme d'études des populations autochtones.

LORSQUE LES PREMIERS NAVIGATEURS DÉCOUVRIRENT CES TERRES, ILS INTRODUISIRENT DE NOUVELLES ESPÈCES DONT L'ARRIVÉE ET LA PROLIFÉRATION ONT MODIFIÉ L'ÉCOSYSTÈME ORIGINEL. AINSI LE LAPIN S'EST ATTAQUÉ À LA VÉGÉTATION ET LE CHAT A DÉCIMÉ LA POPULATION DE PÉTRELS

«Une quinzaine d'espèces d'oiseaux sont suivies, depuis 1970 pour certaines», précise-t-il. Sur la Grande-Terre, l'île principale des Kerguelen, Simon n'a séjourné que quelques semaines durant cette année. «La plupart du temps, j'étais sur une petite île de l'archipel : Mayes. C'est une île de un kilomètre sur trois, située à un heure et demie de la base de la Grande-Terre.» Là, c'est à la façon d'un Robinson Crusoë qu'il a vécu. «La vie est différente de celle menée sur la base de la Grande-Terre. Celle-ci compte entre 50 et 100 personnes, entre l'hiver et l'été. Des militaires, des civils et des scientifiques constituent une petite communauté, isolée en plein océan. Sur la base, il y a l'électricité, l'eau courante, des bâtiments en dur où se trouvent des salles de restaurant, de sport, de cinéma, une bibliothèque et les laboratoires scientifiques. Finalement le seul lieu d'intimité, c'est une chambre de 9 m²... Sur Mayes, c'est un peu différent. Je partais toujours accompagné d'une personne, cela fait partie des règles de sécurité imposées. Nous étions donc deux pendant des séjours de trois semaines à vivre et à travailler sur cette île de 3 km². Une sorte d'intimité retrouvée et des moments d'échanges privilégiés. Le seul abri et lieu de vie "aménagé", c'est une cabane d'à peine 20 m² que nous partageons, sans eau courante, ni toilette...»

Mais qu'est-il venu faire sur Mayes ? Présent dans l'équipe de scientifiques en tant qu'ornithologue, Simon a travaillé sur un groupe d'espèces : les pétrels. Ces oiseaux ont disparu de l'île principale. Il y deux siècles, les pétrels, comme les albatros, peuplaient la Grande-Terre. Lorsque les premiers navigateurs découvrirent ces terres, ils introduisirent de nouvelles espèces dont l'arrivée et la prolifération ont modifié l'écosystème originel. Ainsi le lapin s'est attaqué à la végétation

et le chat a décimé la population de pétrels. *«Ayant échappé à cette colonisation, Mayes est restée quasi intacte. Elle peut être considérée comme représentative de ce que pouvait être l'environnement faunistique et floristique de la Grande-Terre avant la venue de l'homme»,* explique l'ornithologue. *«Sur Mayes, nous passons la majeure partie de notre temps à l'extérieur, surtout l'été : de novembre à mars dans l'hémisphère sud. Pendant cette période, les animaux viennent se rassembler sur les îles pour donner naissance à leur descendance. Contrairement à ce que l'on peut penser en nous imaginant sur cette île déserte, on n'a pas le temps de s'ennuyer...»* Les pétrels sont des oiseaux nocturnes alors Simon et son collègue sont sur le terrain de jour comme de nuit : poses des filets, baguages des petits, lectures des bagues posées les années précédentes, prises de sang, prélèvements stomacaux, poses de balises Argos sur certains animaux. Convertis en données chiffrées, les résultats de ces opérations scientifiques sont enregistrés puis transmis par courrier électronique au Centre d'études biologiques de Chizé. A partir de cela, les chercheurs effectuent le recensement de la population et étudient l'évolution démographique de l'espèce. Ce suivi à long terme permet la mise en relation de l'évolution des espèces avec les variations environnementales (changements climatiques, introductions d'espèces, activités humaines telles que la pêche, etc.). Ce travail sur le terrain permet également d'améliorer les connaissances de ces animaux qui passent la plupart de leur temps en mer et ne reviennent à terre que pour se reproduire et assurer la croissance de leurs petits. Sur l'ensemble des Taaf, les Terres australes et antarctiques françaises dont Kerguelen fait partie, vingt-sept espèces d'oiseaux et mammifères marins sont ainsi suivies et étudiées, ce qui permet pour certaines espèces, parfois en voie de disparition, de mettre en œuvre les moyens d'assurer leur préservation.

De retour de Kerguelen depuis le mois de février 2001, Simon Chamaille-Jammes travaille pour quelques mois au centre de Chizé, surnommé la 5^e base, pour sa ressemblance aux bases des Taaf. Lorsque le jeune chercheur revient sur l'un des moments les plus intenses de cette aventure, *«c'est sans doute le jour des premiers départs, en décembre 2000, après un an passé dans ce contexte si exceptionnel».* Il se souvient de ceux qui partent, en pleurant, émus. *«Pour moi, ce moment a été dur, je savais que deux mois plus tard ce serait mon tour. Cela a vraiment marqué la fin de l'aventure dans ce coin du monde où je savais que je ne reviendrais pas.»* ■

www.cebc.cnrs.fr/Fr_tAAF/taaf.htm

1. Cinq Vat partent chaque année dans les TAAF. Ils ont moins de 28 ans et sont choisis notamment pour leur expérience de naturaliste de terrain. Ils sont rémunérés par l'Institut français pour la recherche et la technologie polaires.



L'île de Mayes, dans l'archipel de Kerguelen en juin 2001.

A droite, la seule cabane de Mayes, en septembre 2000, qui abrite les scientifiques de la mission du CEBC.

Ci-dessous, un pétrel géant.



Découvert en 1772 par deux navigateurs français Crozet et Kerguelen, l'archipel de Kerguelen compte une centaine d'îles dont la plus importante est la Grande-Terre. En 1955, une loi crée un nouveau territoire français d'outre-mer : les terres australes et antarctiques françaises (les Taaf). Les Taaf regroupent trois districts austraux : les îles Kerguelen, les îles Crozet, les îles d'Amsterdam et Saint-Paul et un secteur antarctique : la terre Adélie.

Cette mission s'inscrit dans le programme Ecologie des oiseaux et mammifères marins mené par le groupe de recherche Prédateurs marins du Centre d'études biologiques de Chizé. Composé de chercheurs CNRS, ingénieurs, techniciens, post-doctorants, thésards et Vat, ce groupe est dirigé par Henri Weimerskirch, membre de la délégation française au Scientific Committee for Antarctic Research et de la Convention pour la conservation des ressources marines antarctiques.

Les parures de la préhistoire

«Préhistoire en Poitou», à l'Espace Mendès France, Poitiers, jusqu'au 4 novembre 2001. Cette manifestation est mise en œuvre par l'association de préfiguration du Centre de valorisation des collections de l'Université de Poitiers. Elle a été réalisée avec la collaboration du laboratoire de Géobiologie (UMR 6046 CNRS) de l'Université de Poitiers, du Service régional de l'archéologie de la DRAC Poitou-Charentes, et avec Hélène Roche, directeur de recherches au CNRS (Nanterre).



Canine de renard provenant de La Quina (Aurignacien ancien).



Canine de loup provenant de Quinçay (Castelperronien).

La première pièce reconnue en tant qu'œuvre d'art préhistorique a été découverte en 1834 à Savigné, dans le sud de la Vienne. C'est en fouillant le site des grottes du Chaffaud qu'André Brouillet découvre un fragment d'os de renne portant la représentation gravée de deux biches et datant du magdalénien final (environ - 12 000 ans). Depuis, la région Poitou-Charentes a livré de nombreuses pièces prestigieuses, en particulier les plaquettes gravées de figurations humaines de la grotte de La Marche à Lussac-les-Châteaux et la grande fresque sculptée du Roc aux Sorciers, à Angles-sur-l'Anglin (Vienne). À côté de ces trésors de l'art pariétal, des sites d'une grande valeur et encore méconnus ont été mis au jour. C'est le cas de la Grande Roche, à Quinçay dans la Vienne, et de la station aval de La Quina en Charente¹. Le premier a fourni des éléments de parures rares : une série de dents percées datant du Castelperronien (Homme de Néandertal). Le second a livré des dents percées, un peu plus récentes car datant de l'Aurignacien ancien (- 30 000 ans environ, soit l'Homme moderne). Sur les 39 dents étudiées provenant de La Quina, 28 étaient des canines de renard. Les

perforations obtenues sont de petite dimension (de 0,6 à 3,2 mm) et situées pour la plupart vers l'apex de la racine. D'un point de vue pratique, une réduction de l'épaisseur de la racine à percer a été obtenue par raclage. Cette opération a été poursuivie par un rainurage, aboutissant à un percement. A Quinçay, la série de dents étudiées a été trouvée dans la séquence supérieure de la coupe. Malgré le petit nombre de dents percées dans cette série (6), qui doit inciter à la prudence, les canines de renard semblent avoir un rôle important. Le mode opératoire utilisé ici est plus difficile à percevoir. Il varie en fonction des dents. La réduction de l'épaisseur de la racine pourrait être due à un travail abrasif, par frottement. Le percement, des canines de loup en particulier, semble avoir été obtenu non par des rainurages, mais par des enlèvements par pression ou percussion à l'aide d'un outil acéré, laissant sur la racine de la dent et tout autour de la perforation des traces en écaille.

Les perforations sont, dans ce cas, d'un diamètre plus important (2 à 5 mm), mais l'impression, notamment pour les canines de renard, est le résultat d'un travail soigné, moins frustré que dans les séries de La Quina. Cette étude permet d'affirmer avec certitude que l'Homme de Néandertal percevait des dents et que cette industrie n'était pas l'apanage de l'Homme moderne.

Les apports de la région Poitou-Charentes au domaine de la préhistoire sont d'une valeur capitale pour la connaissance du passé. La présence humaine y est très ancienne, attestée par de nombreuses découvertes d'outillage, de traces de foyers, de sépultures et d'œuvres d'art. Conçue en trois grandes parties (Du singe à l'homme, Les derniers moments de l'homme de Néandertal, L'homme moderne : un artiste), l'exposition «Préhistoire en Poitou» accorde une large part à la naissance de l'image, présentant quelques-uns des trésors scientifiques et culturels de la région. A partir de - 30 000 ans, l'homme dessine et manifeste des préoccupations nouvelles, tout autant mystiques qu'artistiques. Les supports utilisés sont multiples, allant de la paroi aux plaquettes rocheuses, aux os et aux dents d'animaux divers, révélant un travail de plus en plus minutieux de la part des mains de l'artiste et témoignant d'un sens esthétique certain.

Laetitia Becq-Giraudon

1. «Parure castelperronienne et aurignacienne : étude de trois séries inédites des dents percées et comparaison», par Jeanne-Marie Granger et François Lévêque, *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 1997. 325, 537-543

Au Roc aux Sorciers, à Angles-sur-l'Anglin, à la grotte des Fadets et à La Marche, à Lussac-les-Châteaux, le Magdalénien a livré de nombreuses incisives de chevaux gravées sur la face linguale. La gravure forme un triangle ou un quadrilatère rempli de traits croisés d'une extrême finesse. Selon Jean Airvaux, cette figure, associée à la morphologie de la dent, symbolise le sexe féminin. Ces objets ne sont jamais perforés et ne peuvent être considérés comme de simples éléments de parure. Il s'agit probablement de figurines. Elle symbolisent l'élément féminin, mais peut-être aussi, de façon concomitante, masculin.



Hervé This

science et cuisine



Yves Ronzier

PLAISIRS DE LA PÊCHE À PIED
«A marée basse», c'est le titre de l'exposition, conçue et réalisée par le Centre international de la mer à Rochefort, présentée à la Corderie Royale du 24 mai au 8 octobre, sur le thème de la pêche à pied. L'exposition propose, à la manière d'une promenade sur la grève, ponctuée, au sol et sur les murs, d'éléments scéniques – images, objets, récits, reconstitution de biotopes sableux, projection vidéo sur grand écran –, de découvrir l'univers de la pêche à pied, ses usages anciens et ses pratiques actuelles, en particulier sur le littoral charentais et dans les îles. Sont présentés les techniques de pêche, les traditions qui s'y rapportent, les instruments et leur maniement, les codes en vigueur entre pêcheurs, et, en filigrane, le vivant, c'est-à-dire l'identification des espèces et de leurs biotopes dans ce milieu fragile qu'est l'estran.
CIM : 05 46 87 81 44

Hervé This est physico-chimiste au Collège de France, attaché à la Direction scientifique «nutrition humaine et sécurité des aliments» de l'Inra. Il a fondé une discipline : la gastronomie moléculaire. L'Espace Mendès France l'a invité à Poitiers, le 23 janvier, pour donner une conférence sur «science et cuisine». Hervé This est l'auteur de plusieurs ouvrages chez Belin, notamment *La Casserole des enfants* (1998) et *Révélation gastronomiques* (1995).

L'Actualité. – Qu'est-ce que la gastronomie moléculaire ?

Hervé This. – En 1988, nous avons créé avec Nicholas Kurtz une nouvelle discipline scientifique : la gastronomie moléculaire. Elle a cinq objectifs principaux : recenser les «tours de main culinaires», les tester de façon scientifique et éviter ainsi la propagation dans les écoles et livres de cuisine de dictons faux. C'est le centre d'intérêt principal de nos recherches. Ensuite, nous souhaitons modéliser les recettes de cuisine. Pourquoi ? Parce que si on comprend ce que l'on fait, on le fait mieux. Cette recherche pourrait intéresser tout particulièrement les industriels de l'agroalimentaire qui jusqu'alors n'ont pas (ou peu) essayé de modéliser, d'optimiser les recettes de cuisine comme le ferait une industrie pharmaceutique pour la synthèse d'un médicament. Nous souhaitons également faire évoluer la cuisine. En effet, le matériel utilisé est, mis à part le micro-ondes, sensiblement le même qu'au Moyen Âge ! Les chimistes, quant à eux, ont un matériel spécifique par exemple pour conserver les principes actifs lors d'un chauffage, alors pourquoi ne pas adapter ces ustensiles pour aider les professionnels de la gastronomie ou les ménagères ? Notre but est donc aussi de changer les méthodes, les ustensiles, les ingrédients de façon à obtenir un résultat meilleur, à privilégier les textures, les saveurs. Nous espérons aussi, grâce à toutes ces études, créer des plats nouveaux à partir de

24 H POUR UN SITE

Les 4 et 5 mai 2001 à l'Espace Mendès France, quarante équipes de deux à trois personnes vont confronter leur imagination, leur savoir-faire et leur connaissance du Web dans une compétition de création de site en une durée limitée à 24 h. Ouverte à tous les webmasters professionnels, étudiants ou aficionados.
Contact : edith.ciot@pictascience.org

UNE MAYONNAISE SANS ŒUF

Pendant un long moment, Hervé This s'est intéressé à la mayonnaise : comment la faire, la rattraper, etc. Le jaune d'œuf contient des tensioactifs, de l'eau et des protéines. Donc en prenant les mêmes composants mais issus d'autres sources, il est possible de faire une mayonnaise sans œuf. Il suffit pour cela de prendre de l'eau, un bout de feuille de gélatine (pour les protéines), de l'huile et de fouetter le tout. Cette mayonnaise a bien sûr peu de goût si l'on utilise de l'eau pure. Par contre, elle prend une autre saveur si vous utilisez une eau aromatisée, un bouillon de légumes...

procédés que l'on aurait mis au point au sein du laboratoire. Par exemple, nous avons déjà créé la chantilly au chocolat, un nouveau produit basé sur l'étude des composés qui entrent en jeu dans la «réaction de formation de la chantilly». Enfin, puisque l'activité culinaire est une activité publique, il faut montrer à tous et de façon ludique que la chimie et la physique sont deux belles disciplines qui peuvent se révéler amusantes et même parfois appétissantes et digestes ! Il y a donc aussi une part de communication pour que les professionnels de la cuisine mais aussi tous ceux qui cuisinent chez eux évoluent dans leur art.

Avez-vous la possibilité de retrouver une recette à partir du plat préparé ?

Vous voulez parler de la formulation inverse. Non, c'est difficile.

En rationalisant ainsi la cuisine, ne craignez-vous pas de lui enlever une part de mystère ?

En fait, non ! Il reste toujours une part de savoir-faire. Par exemple, en mars 2001, nous avons réalisé un menu spécial pour l'Académie des Sciences avec Pierre Gagnaire intitulé «Science et Cuisine». Un mois plus tard, il a servi ce même menu à des journalistes et, déjà, il était complètement transformé, il n'avait plus la même saveur. Le cuisinier, d'un tour de main, y avait ajouté une pincée de magie.

La créativité du chef est-elle irremplaçable ?

Dans la cuisine, il y a toujours de la technique, c'est-à-dire un certain savoir-faire et de l'art. En cela, on pourrait la comparer à la peinture : d'une part, il y a le mode d'emploi du pinceau et d'autre part, il y a le mélange, l'harmonie des couleurs et des formes, le regard particulier du maître. Le peintre joue avec les couleurs comme le cuisinier joue avec les saveurs.

Propos recueillis par Delphine Quintard

LES VOIX DE LA TERRE

Du 15 au 17 juin, le festival de Bougon propose dix concerts et spectacles sur le site du musée des tumulus. Au programme : l'Orchestre national de Barbès, John Doe, Manu Dibango, Violons de Chabanes Trio, Victor Racoïn, Jean-Marie Carlotti, les polyphonies corses Voce di Corsica, illuminations par la Cie Carabosse...
Contact : 05 49 05 08 48

A l'école de la mer

La science se livre

Jusqu'en juin 2001, les bibliothèques, collèges et lycées de Poitou-Charentes participent à «La science se livre», initiative coordonnée par l'Espace Mendès France. Cette opération vise à développer dans les lieux de lecture publique des temps forts permettant au plus grand nombre de découvrir la culture scientifique et de dialoguer avec les chercheurs. Signalons quelques rendez-vous à venir.

A la bibliothèque municipale de Cognac : exposition «Graine de jardinier», du 4 au 26 mai, atelier-découverte des insectes pour les 7-11 ans le 16 mai, conférence de Pierre Cantot (Inra) sur les insectes de nos jardins le 22 mai à 20h. A la bibliothèque de Saint-Cybard, Angoulême :

exposition sur les rapaces en Charente du 3 au 28 avril.

A la bibliothèque de Coulon : exposition et activités sur le thème de l'eau, du 17 au 20 mai. Dans les bibliothèques de Poitiers : animations sur l'ornithologie avec la LPO, en mai.

A la médiathèque de Loudun : conférence sur les OGM par Yves Barrière (Inra), le 10 mai à 20h30.

Au collège Georges David de Mirebeau : semaine sur les dinosaures, du 7 au 11 mai, et conférence de Jean-Michel Mazin, paléontologue, sur l'apparition, l'évolution et la disparition des dinosaures, le 11 mai de 13h45 à 16h45.

Contact : Christine Guitton, Espace Mendès France, 05 49 50 33 00 christine.guitton@pictascience.org

Née d'un partenariat entre la région Poitou-Charentes et l'Aquarium de La Rochelle, et intégrée au sein du nouvel aquarium, L'École de la mer (Espace de culture océane du littoral et de l'environnement) est un espace dédié à la pédagogie et à la diffusion de la culture scientifique océane. Sur 1 500 m², répartis sur les deux niveaux de l'aquarium – amphis, salles d'activités, surfaces d'expositions, laboratoire de recherche – une équipe pédagogique, composée d'enseignants, d'animateurs et de scientifiques de l'aquarium, propose, en parallèle à la visite de l'aquarium, différentes animations : travaux pratiques, ateliers découverte, conférences thématiques, et projections sur le thème de la vie marine. Et, pour en savoir plus, deux cellules d'exposition permanentes sont consacrées à l'estran et à la biodiversité. L'équipe se tient également à la disposition des enseignants pour répondre à leurs demandes de formation, et pour les aider à la mise

en place de projets pédagogiques. Au rez-de-chaussée, un espace accueille les expositions temporaires. A partir de juin, on pourra y voir une exposition sur l'huître, coproduite avec l'Ifremer et la SRC, et assister à une série de conférences sur ce thème. Bientôt deux nouveaux espaces interactifs s'ouvriront en libre accès au visiteur : l'espace Recherche – formation, métiers, actualité régionale – et l'espace Métiers, décliné en deux volets : métiers en Poitou-Charentes, métiers de la mer.

Ecole de la mer - Aquarium de La Rochelle. Tél. : 05 46 50 30 30

Pour recevoir chez vous L'Actualité, plus les numéros hors série, retournez ce bon à :
L'Actualité - Service abonnements - BP 23 - 86190 Vouillé



L'ACTUALITÉ
POITOU-CHARENTES

LA REVUE TRIMESTRIELLE DE L'INNOVATION RÉGIONALE
BULLETIN D'ABONNEMENT

- Je désire souscrire un abonnement d'un an à L'Actualité au prix de 95 F (étranger 120 F)
 - Je désire souscrire un abonnement de 2 ans à L'Actualité au prix de 180 F (étranger 230 F)
 - Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de L'Actualité
- Veillez servir cet abonnement à :

M. Mme Mlle Prénom

Adresse

Code postal Ville



"TOUS NOS PLATS PRINCIPAUX SONT SERVIS
AVEC UNE GARNITURE LÉGÈRE DE SEL DE
L'ÎLE DE RÉ" EXPLIQUA LE SERVEUR